

1257. 100. S.

AVENTURES LOINTAINES.

VOYAGE-AUX ILES SITKA,

PAR

PIERRE FREDE.

OUVRAGE ORNÉ DE 32 GRAVURES.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie},

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1887.

nw

972.2

F852

A

AVENTURES LOINTAINES.

PROVINCIAL LIBRARY,
VICTORIA, B. C.

42184

TYPOGRAPHIE FIRMIS-DIDOT. — MESNIL (EURE).

AVENTURES LOINTAINES.

VOYAGE AUX ILES SITKA,

PAR

PIERRE FREDÉ.

OUVRAGE ORNÉ DE 32 GRAVURES.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE},

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1887.

NW
912.2
F352

280

A

J
un l
grée
Bris
il la
il y
C'êt
com
sur
de t
U
«
barq
un g
tée,
à un
Au r
puis
ans

AVENTURES LOINTAINES.

I.

Je me suis embarqué à Dieppe sur *la Fanny*, un beau trois-mâts de sept cents tonneaux, aménagé, gréé et armé pour la pêche de la baleine, capitaine Brisecôtes, surnommé *Poing de fer*, parce que, quand il laissait tomber sa main sur l'épaule d'un matelot, il y faisait autant de trous qu'il avait de doigts. C'était un vieux loup de mer, connaissant son métier comme pas un. Bon enfant au fond, mais à cheval sur la discipline ; il ne fallait pas l'asticoter et rire de trop près avec lui. C'était un petit-cousin à moi.

Un jour, j'avais alors vingt ans, il me dit :

« Mathieu, si tu n'es pas un fainéant, tu t'embarqueras avec moi. J'ai besoin d'avoir sous la main un garçon de confiance intelligent. Je te donne la pâtée, la niche et 80 francs par mois, ce qui équivaut à une cent deuxième part, si tu ne restes pas en route. Au retour, tu te trouveras à la tête de 2,800 francs, puisque nous devons faire une campagne de trois ans dans les mers boréales.

— Certainement, ça me chausse comme un gant, » que je lui réponds, « et si c'est pour de bon... »

A ce doute, Brisecôtes m'envoie une tape sur l'épaule, que j'ai failli en devenir bossu.

« Mathieu, quand je dis quelque chose, je ne ris jamais, entends-tu bien, mon garçon ; il faut t'habituer à cela.

— C'est bon ; j'accepte, si tu consens à me frictionner l'estomac avec un verre de tafia pour me remettre l'épaule. »

Le capitaine n'était pas un agneau à son bord, tant s'en fallait. Élevé sur les bâtiments de guerre, où il avait fait son apprentissage de marin, il croyait très sérieusement être, par la grâce de Dieu, capitaine de *la Fanny*, et que tout le monde, du plus petit au plus grand, devait plier sous ses moindres ordres : en un mot, c'était un autocrate absolu sur son navire. Je m'étudiai à ne pas le contrarier ; car, quoique étant petits-cousins, que sa grand'mère et la mienne fussent sœurs, il m'aurait envoyé à la cale comme un mousse, ou fait appliquer sur les épaules une collection de coups de garcette de tous les calibres. J'oubliais de vous dire qu'il avait le pied aussi lesté que la main, et qu'heureusement pour l'équipage il ne se chaussait jamais autrement qu'avec des escarpins, afin, disait-il en riant comme un bouledogue qui montre les dents, que sa chaussure fût moins lourde à pendre aux reins de ceux qui se trouvaient à la portée de ses jambes.

gant, »
... »
sur l'é-
je ne ris
aut t'ha-
me fric-
pour me
son bord,
de guerre,
marin, il
de Dien,
monde, du
ses moin-
ate absolu
ontrairier ;
rand'mère
yé à la cale
es épaules
as les cali-
pied aussi
our l'équi-
u'avec des
un boule-
ussure fût
eux qui se

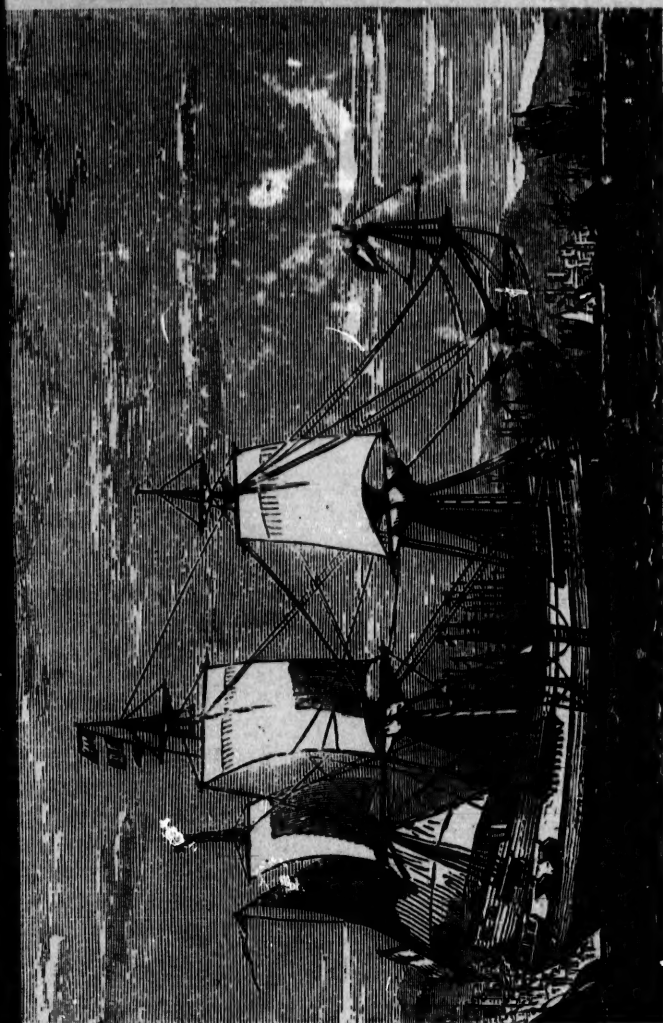


Fig. 1. — La Faune.

Huit jours après cette entrevue, *la Fanny* quittait, moi dessus, le port de Dieppe.

Dans une navigation si longue, vous devez bien le penser, si la mer a quelquefois des heures douces et agréables, elle a aussi des grains d'une violence à tout briser.

Quand la tempête ou l'ouragan creusait de profondes vallées et soulevait des montagnes d'eau, le navire dansait des polkas échevelées, et la turbulence de ses mouvements occasionnait des dérangements considérables dans l'équilibre de mes entrailles. Je me tordais, en poussant des cris de paon, dans les angoisses et l'agonie de ce mal de mer dont on rit, et qui se traduit par des hoquets de cholérine, quand il ne convertit pas l'homme le plus robuste en un cadavre inerte. Je n'avais plus conscience de ce qui se passait autour de moi. Si vous m'aviez vu dans ces moments-là, vous m'auriez pris pour un spectre ou un fou échappé de l'hôpital. Je n'avais plus figure humaine ; ma barbe s'ébouriffait comme la fourrure d'un porc-épic. J'avais le teint citron, les yeux hagards et la chevelure comme un nid de pie.

Brisecôtes, qui se tenait à la mer ni plus ni moins qu'une doctade, ne pouvait comprendre qu'on ne pût pas vaincre le mal ; il était agacé de me voir en cet état, et, quand je souffrais et me traînais vers le bord du navire pour payer un tribut à Neptune, son humeur s'assombrissait, ses colères concentrées se traduisaient par une explosion de jurons formidables, il s'écriait :

« Va te coucher, poltron ; tu es l'être le plus inutile qui se soit jamais cassé les dents à mordre du biscuit à mon bord ! »

Après trois semaines de navigation par les brumes froides de la Manche, sur les sombres vagues du nord à la crête écumante et sinistre, aux rauques mugissements, nous entrâmes dans les mers délicieuses et calmes des tropiques.

Peu à peu, je me familiarisai avec la mer ; à l'état de malaise succéda un appétit d'enfer, et Brisecôtes, irrité de me voir manger si fort, s'écriait :

« Si j'avais cinquante gaillards aussi gloutons que toi à bord, il me faudrait embarquer un troupeau de bœufs. Mais attends un peu, je vais te faire donner du biscuit ; pendant que tu amuseras tes dents de requin à le casser, tu ne penseras pas à dévorer les vivres de *la Fanny*. »

Nous gagnâmes enfin les vents alizés. Sous les latitudes éblouissantes de l'équateur, l'Océan est généralement calme ; ses mouvements sont réguliers, la vague, longue et ondulante, est moelleuse et caressante ; elle vous soulève et retombe mollement en pluie de perles lumineuses comme les gouttes irisées des rosées de printemps. Le navire glisse comme un patin, et l'équipage, moins occupé et surtout moins éreinté, n'a plus qu'à se laisser vivre.

La chaleur devint si forte que les matelots durent manœuvrer en caleçon et en chemise, avec un chapeau de paille de riz sur la tête. Le soir, nous nous

réunissions au pied du grand mât ou à l'avant ; accroupis comme des pingouins sur la grève, les uns mâchant du tabac en carotte, les autres fumant dans une pipe veuve de son tuyau, nous écoutions, silencieux, ces éternels contes, ces aventures sans pareilles d'un vaisseau maudit, bâti un vendredi, baptisé et gréé un vendredi, et disparu un vendredi.

Au delà de l'équateur, nous retombâmes dans une mer terrible, clapotante, mouvementée ; les voiles s'enflèrent, les mâts et le bâtiment crièrent de toutes parts, comme un vieux bahut qu'on effondre ; le capitaine hurlait plus fort que la tempête et que les vagues qui venaient mordre les flancs du navire. Enfin nous entrâmes dans le détroit de Magellan, après l'avoir cherché pendant vingt heures. C'est en le traversant que nous perdîmes le meilleur matelot du bord, Joseph la Planche, dit *Rat d'eau*, un brave garçon, enlevé par un coup de mer.

Ce détroit, resserré d'un côté par des îles bicornues couvertes de broussailles ou de marécages, de l'autre par le bout du continent américain, déchiré, contorsionné, tordu, soulevé par des révolutions plutioniennes, est d'un aspect âpre et rude. Ce panorama gigantesque de sombres falaises, tapissées de lichens d'un vert maussade, était loin d'égayer la vue de l'équipage.

Le capitaine jeta l'ancre dans la baie du port Famine, pour faire de l'eau et mettre ses lettres à la poste. Or la poste, dans ce pays désert, est tout sim-

ple
éno
riv
rev
por
An
que
C
P
bre
Aut
dan
paln
leur
depu
que
jusq
lines
était
la c
traie
leaux
zaine
rosea
aux
Pe
y fin
toujo
imm

plement une boîte en fer-blanc, suspendue à un énorme sapin perché sur un mamelon au bord du rivage. Tous les navires qui passent dans le détroit, revenant en Europe, prennent les lettres et les emportent religieusement soit en Amérique, soit en Angleterre ou en France. Aucun capitaine ne manquerait à ce dernier devoir.

Quel pays !

Partout régnait une effrayante solitude ; pas l'ombre ni la trace d'une habitation ou d'un homme. Autour de nous, sur le rivage, sur la mer même, dans le lointain, rien que des légions multiples de palmipèdes de toutes les formes, de toutes les couleurs, par centaines de mille, se multipliant en paix, depuis le goéland jusqu'à l'oie et au manchot ; rien que des oiseaux de proie, depuis le vautour infect jusqu'au corbeau. La surface du sol, formée de collines peu élevées et de plaines basses et immenses, était dénuée d'arbrisseaux. De temps en temps, sur la crête des ondulations les plus hautes, se montraient quelques tristes sapins, quelques chétifs bouleaux ; le reste de la verdure se composait d'une dizaine de variétés de graminées hautes comme des roseaux, poussant sur des tourbières et servant d'asile aux oiseaux aquatiques.

Pendant les quelques heures de relâche que nous y fîmes, je tuai des manchots, sorte d'oiseau stupide, toujours posé sur ses deux pattes, le bec en l'air et immobile. Pour des hommes au régime de la viande

salée, la chair de ce volatile, bien que huileuse, nous sembla avoir le goût des meilleures poulardes de France. Mais je me hâte de vous dire que je n'ai pas la prétention de croire que mon opinion soit sans appel.

A peine avions-nous levé l'ancre que le bâtiment fut assailli par un de ces coups de vent brusques et rapides, si fréquents dans ces parages.

C'était un matin. Le soleil commençait à se lever à l'horizon et lançait de temps à autre ses longs rayons à travers des nuages noirs et épais que charriait le ciel. La tempête éclata tout à coup avec une fureur inouïe. Les vagues mordaient et souffletaient le navire avec une telle rage que le capitaine dut se laisser aller à la grâce de Dieu, toutes les voiles bas. Nous demeurâmes pendant quatre jours et quatre nuits, les bras croisés, à la merci des flots. Que faire, quand cette grande voix de l'Océan délirant de fureur se fait entendre, que des abîmes effroyables se creusent sous vos pieds, et que mille avalanches de tonnerre roulent sur vos têtes, que les mâts gémissent, que les eaux grondent, sifflent, étincellent ? Regarder sur les eaux profondes et suivre les formes confuses et les flancs argentés des requins tournoyant autour de nous dans l'attente d'une proie que la mort ou un accident pouvait leur apporter. Ce n'était pas gai.

Les coffres mal amarrés, la vaisselle, la marmite même, tout roulait sur le pont, d'un bout à l'autre,

et,
la v
Apr
l'Océ
un v

lait,
faisa
le d
lant.
L
pren

use, nous
lâches de
je n'ai pas
soit sans

bâtiment
brusques

à se lever
ses longs
que char-
avec une
suffletaient
taine dut
voiles bas.
et quatre
Que faire,
élirant de
effroyables
avalanches
s mâts gé-
tincellent ?

re les for-
quins tour-
l'une proie
pporter. Ce

la marmite
t à l'autre,

et, au milieu de ce tapage infernal, on entendait la voix du capitaine commander les manœuvres. Après cent vingt heures de rauques gémissements, l'Océan se calma un peu, et le navire, poussé par un vent encore violent à déraciner les Invalides, fi-



Fig. 2. — Tempête.

lait, vent arrière, quinze ou seize milles à l'heure, faisait des bonds à vous faire passer le frisson dans le dos ; il sautait sur la lame comme un poisson volant.

La Planche était à l'arrière ; une montagne d'eau prend le navire en flanc, le couche, passe par-dessus

et emporte le matelot. Au cri terrible poussé par le timonier : *Un homme à la mer!* tout l'équipage monta sur le pont ; on s'empressa de jeter par-dessus le bord tout ce qui pouvait aider au salut du malheureux. La mer, bouleversée jusque dans le fond des abîmes, ballottait le navire comme une plume et rendait impossible toute tentative de sauvetage par une chaloupe. Le pauvre matelot, roulé par les vagues, s'approche d'une bouée ; il la saisit enfin, et chacun de nous s'écrie : « Il est sauvé ! » Tous les bras lui sont tendus, le capitaine l'encourage, s'accroche aux ancres au risque de se faire briser ; il veut être le premier à ressaisir son matelot.

Vains efforts ! une lame le pousse et l'écrase contre le navire.

Inutile de vous dire la douleur de l'équipage, vous pouvez vous la figurer. Le capitaine s'arrachait les cheveux, il pleurait comme un enfant, et chacun de nous eut la prudence de se tenir quelques jours à distance de ses escarpins, qui, dans ces moments critiques, traduisaient trop énergiquement sa douleur et sa colère.

Le navire reprit sa marche, toujours avec une queue de requins dans son sillage. L'équipage retourna à ses manœuvres, et, quelques jours après, personne ne parla plus de la tombe sans fond qui venait de se fermer sur un camarade aimé. Le lendemain, tout était oublié. Pauvre *Rat d'eau!* Le marin ne s'occupait plus du passé ; il ne songeait qu'à

ssé par le
l'équipage
r par-des-
salut du
ans le fond
e plume et
vetage par
par les va-
t enfin, et
Tous les
rage, s'ac-
briser ; il
elot.

écrase con-
l'équipage,
s'arrachait
et chacun
ques jours
s moments
nt sa dou-

s avec une
quipage re-
ours après,
s fond qui
né. Le len-
au ! Le ma-
ngeait qu'à

l'avenir. Sa pensée d'ailleurs le reporte incessamment vers sa famille laissée sans protection, sans guide, et vers sa vieille mère qu'il ne reverra peut-être plus !

Le détroit de Magellan franchi, nous entrâmes dans le Pacifique, parfois, malgré son nom, tout aussi rageur que les mers du Nord. L'Océan se fit beau, azuré, et le ciel sans nuages permit au soleil de nous inonder de ses flots de rayons ardents. L'équipage se reposa de nouveau de ses fatigues.

Cependant le capitaine était triste et sombre au milieu de la gaieté générale. Pourquoi ? Je n'ai jamais pu le savoir. C'était un être très contrariant. Il se promenait d'un bout à l'autre du navire



Fig. 3. — Requin.

et quand, il passait près de nous, il nous appelait paresseux, fainéants, et prétendait que notre gaieté était un manque de respect, un oubli des convenances ; que nous étions des gens de rien, mal élevés. Drôle d'homme ! on ne surprenait un sourire sur ses lèvres que quand il lui tombait une dent, et il avait sa mâchoire à peu près complète.

Un baleinier, une fois sorti du port, ne fait point escale. A moins qu'il n'éprouve en route des avaries graves qui l'obligent à relâcher, il va droit et le plus vite possible, sans s'arrêter, au but de son voyage.

Or, quand le matelot commence à compter quatre-vingts ou cent jours de navigation sans la plus petite relâche, que le temps soit beau ou laid, que la mer soit calme ou enragée, il s'ennuie, il est triste, taciturne ; la manœuvre ne se fait plus avec ces refrains bien connus.

Or il y avait quatre-vingt-sept jours que nous étions en route, et personne ne riait plus à bord. Tout le monde semblait être pris de nostalgie.

« Comment ! marsouins, » criait le capitaine, « je vous donne du poisson frais, de la viande fraîche et du pain frais à peu près tous les jours. Je vous donne du rhum soir et matin, du plum-pudding, du café, et vous n'êtes pas contents ! Vous faudrait-il des dindes truffées ? des poulardes du Mans, des pâtés de foie gras, de la chartreuse, etc. ? »

A cette explosion de colère succédait un bon

mouvement ; il faisait monter une douzaine de bouteilles de tafia et ouvrir quelques boîtes de friandises pour régaler l'équipage. On festoyait délicatement, le grog coulait à plein verre ; on se couchait content.

Il avait du penchant pour moi, moins à cause de la parenté qui nous unissait que parce que j'avais su le prendre par son faible. Et ç'avait été pour moi, pendant plus d'un mois, une étude de tous les instants, car j'avais à me garantir des giroflées dans les épaules et de ses escarpins dans les jambes.

Il aimait le pot-au-feu ! Sans un bon bouillon bien corsé, disait-il, il n'y a pas de bon dîner. Et à bord, deux fois par semaine, je lui mitonnais un consommé à mouler le torse du Père éternel. Ces jours-là, il m'appelait son cher Mathieu, et il me disait *vous* par respect pour mon talent culinaire.

Je fus longtemps sans pouvoir arriver à saisir son goût : tantôt c'était fade, tantôt trop salé ; une autre fois le pot-au-feu manquait de couleur, ou bien il n'avait pas d'yeux. Enfin, un jour, il m'appela.

« Mathieu », me dit-il, « fais-toi donner deux quarts de vin : tu m'as fait un potage qui mérite une récompense. Et maintenant que tu es parvenu à faire selon mon goût, j'espère que tu vas continuer, si tu ne veux pas que je te fasse danser au son de mes escarpins, entends-tu ? »

— Diable, qu'ai-je donc mis aujourd'hui dans la marmite, que le capitaine est content ? » me deman-

dai-je, repassant dans ma pensée, un à un, tous les ingrédients qui avaient dû entrer dans la confection du bouillon.

Je vidai le vase pour en passer le résidu à l'analyse la plus scrupuleuse. Et que trouvai-je au fond ? une tabatière, dite *queue-de-rat*, en écorce de bouleau, dans laquelle j'avais renfermé trois noix muscades et un bâton de pommade à la vanille ; laquelle tabatière était tombée, en compagnie d'un paquet de clous de girofle, je ne sais comment, d'une planchette qui se trouvait au-dessus du fourneau.

« Le capitaine a le palais et le gosier doublés et chevillés en cuivre, comme la coque de *la Fanny*, » pensai-je, « pour aimer un bouillon de cette force-là. Enfin, si c'est son goût, il ne faut pas le contrarier ; on ne peut pas disputer des goûts et des couleurs. »

Des clous de girofle, de la noix muscade, j'en avais dans les provisions du bord ; mais par quoi remplacer le bâton de pommade ? Je me creusai la cervelle pendant tout le reste de la journée et la matinée du lendemain pour trouver un équivalent ; j'étais d'autant plus pressé d'arriver à un résultat que l'heure du dîner approchait.

J'étais dans cette vive préoccupation, lorsqu'un matelot, à qui j'avais conté mon embarras, me dit :

« Comment ! tu t'inquiètes pour si peu de chose ? Si le capitaine aime la pommade, remplace-la par des bouts de chandelle, ça fait de l'*œil*, ça »

Ce fut un trait de lumière. Tout à l'heure les escarpins du capitaine m'apparaissaient d'une grandeur démesurée; désormais je n'aurais plus à les redouter.

« Mais, » me demandai-je, « si le capitaine s'aperçoit que je fais de l'œil à son bouillon avec des vieux bouts de chandelle?... Bah ! en ayant soin d'en jeter les mèches, je ne cours aucun risque. » Et je lui fis du bouillon comme l'avant-veille, qu'il trouva excellent.

Comme la libéralité souvent renouvelée de deux quarts de vin aurait diminué la provision du bord, le capitaine me dit :

« Dorénavant je remplace le vin par une tasse de mon consommé ; ça te remettra l'estomac, entends-tu, mon garçon.

— Oui, capitaine, » répondis-je d'un air hébété.

« Et pour que personne de l'équipage ne te jalouse de la faveur que je te fais, tu la prendras là, à ma table, et tu n'en diras rien. Tiens, avale ça tout de suite, » ajouta-t-il de sa voix brève et saccadée, en me présentant une grande timbale d'étain pleine du liquide au suif.

Le ciel me fût tombé sur la tête que je n'eusse pas été plus abasourdi ; je perdis l'équilibre comme si un boulet était venu se ruer dans mes jambes ; je me sentis aussitôt l'estomac convulsionné comme si j'y avais eu un nid de serpents ; mes joues pâlirent, mes dents claquèrent, mes lèvres se comprimèrent, et, quand il

me présenta la tasse, j'éprouvai les mêmes symptômes qu'un hydrophobe tombant dans une fontaine d'eau limpide.

« Eh bien, quoi ? tu n'aimes pas le bouillon ?... tu es bien difficile ; un bouillon corsé comme celui-là.

— Capitaine... c'est que j'ai des crampes d'estomac... et, quand j'ai des crampes, je ne peux rien prendre du tout... Ça me vient de nourrice...

— Dès l'instant que cette aversion vient de nourrice, je n'insiste plus, Monsieur Mathieu. »

Et je ne fus pas condamné à boire du bouillon à la chandelle.

Deux mois après cet événement, nous approchions enfin du terme de notre longue course. Les terres californiennes, puis les îles du Prince de Galles et du Roi George montrèrent leurs dentelures bizarres et uniformes.

Partis à la fin de décembre, nous arrivâmes devant Sitka le 2 avril, c'est-à-dire au printemps. En longeant les côtes pour reconnaître la Nouvelle-Arkhangel, la capitale de cette colonie, qui en ce temps appartenait aux Russes, quelques indigènes vinrent en *bodarie* à notre rencontre, en criant : « Heâ hô ! heâ hô ! » ce qui est leur manière de dire bonjour.

l'an
heu
mo
vig
rob
nar
ava
de
jasi
l'ha
més
ou
No
vue
lés,
«
à d
le
pig
la
fais
nou

II.

A cinq heures du matin, nous laissons tomber l'ancre en face de la Nouvelle-Arkhangel, et vers huit heures le youyou nous mit à terre, le capitaine et moi, en compagnie de dix paniers de vins de choix.

Le gouverneur, prévenu de notre arrivée par la vigie du fort, nous attendait sur le quai. Il était en robe de chambre à ramages, fourrée de peau de renard et fermée à la ceinture par un foulard roulé. Il avait la tête coiffée d'un énorme bonnet en fourrure de zibeline, et il tenait à la main une pipe en bois de jasmin aussi longue que lui. Mais, me dit-on, c'était l'habitude de ce brave homme de s'affubler ainsi pour ménager son uniforme, qu'il n'endossait que quatre ou cinq fois par an, à la fête du tsar, à Pâques, à la Noël et au jour de l'an. Ces jours-là, il passait en revue sa garnison composée de seize Cosaques déguenillés, armés de lances et suivis de leurs femmes.

« Viens, Mathieu, » me dit le capitaine, « je t'invite à dîner chez le gouverneur ; un brave homme, un drôle de corps qui se teint les moustaches en gorge de pigeon. Tu feras un tour à la cuisine pour surveiller la marmite et nous mijoter un de ces bouillons que tu fais si bien. Tu ne sais pas mal arranger un civet, nous verrons à en fricoter un. Il faudra nous distin-

guer. Le gouverneur est porté sur sa bouche ; il n'a que ça de plaisir, ce brave homme, et c'est le faible par où il faut le prendre pour obtenir quelque chose de lui. Tu entends ?

— Bien, capitaine ; mais, pour faire un civet, il faut un lièvre.

— Nous sommes dans le pays où il est né ; le lièvre pullule ici comme les puces dans les rues de Rome.

— C'est bien, capitaine ; ce soir, le gouverneur sera votre ami. »

A ce moment nous abordions le quai.

« Capitaine, » s'écria le brave homme, en lui tendant la main comme à une vieille connaissance qu'on revoit avec plaisir, « soyez le bienvenu.

— Me voici des vôtres pour toute la saison de pêche, » répliqua Brisecôtes en serrant la main du gouverneur. « Avez-vous de la baleine, des phoques, des loutres ?

— Nous causerons d'affaires entre la poire et le fromage, car vous allez dîner avec moi, c'est convenu.

— Je vous présente Mathieu, un cousin à moi, que j'ai embarqué pour lui faire voir du pays ; c'est un lapin qui vous fricasse un lièvre comme défunt Vatel, et qui vous fait un pot-au-feu à réveiller un mort. Je ne vous dis que ça !

— Monsieur, » me dit le gouverneur avec empressement et en me tendant la main, « touchez là, vous êtes des nôtres. Bien que nous soyons ici à plusieurs

il n'a
faible
chose

ivret, il

lièvre
ome.
verneur

ui ten-
e qu'on

son de
main du
hoques,

re et le
est con-

moi, que
'est un
t Vatel,
mort. Je

empres-
là, vous
lusieurs

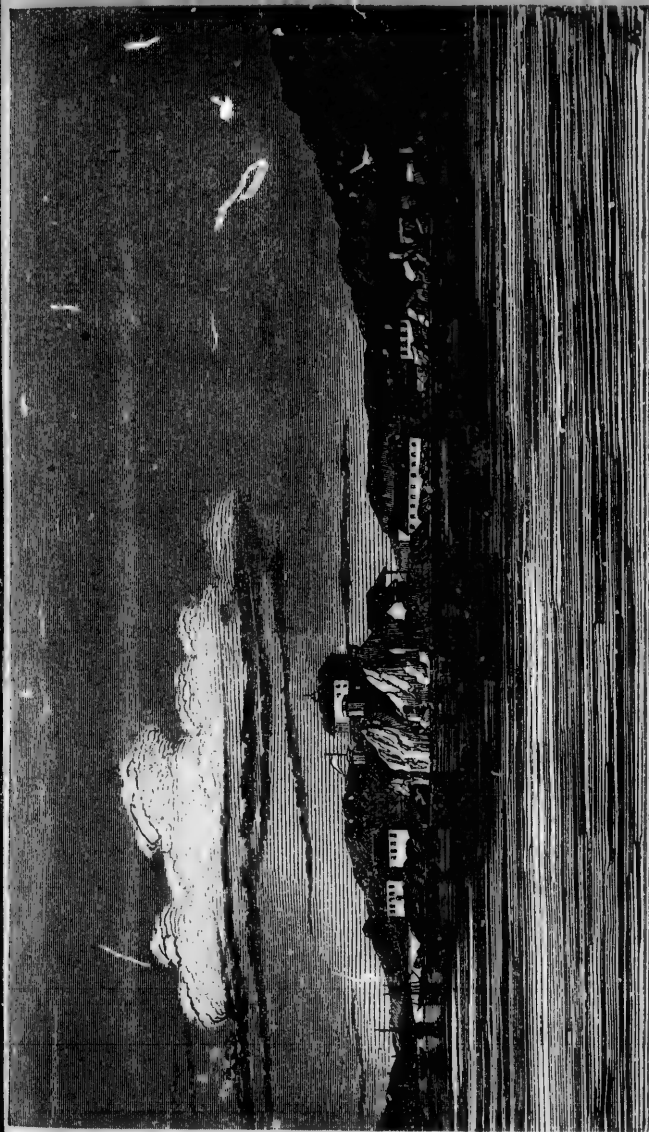


Fig. 4. — La Nouvelle-Arkhangel.

milliers de lieues de l'Europe, nous protégeons l'art... culinaire, à défaut d'autre, » ajouta-t-il en riant à se déboîter la mâchoire. « Je ne cuisine pas mal une loutre et un *faitan*, mais je n'ai jamais pu faire un bouillon français; vous me donnerez votre recette...

— Pour le bouillon, » interrompit Brise-côtes, « c'est le roi des cuisiniers. »

Il nous conduisit au palais du gouvernement, grand bâtiment en briques et bûches, ma foi ! assez confortable pour un pays où les hommes se creusent des trous en terre comme les taupes.

Durant le dîner, le gouverneur m'interpella sur les diverses manières d'arranger certains poissons.

« J'ai, » me dit-il, « dans le silence de ma retraite, inventé, après mille essais infructueux, dix-sept manières d'accommoder le *faitan* (poisson plat qui ressemble à la raie), et je vous donnerai demain un échantillon de mon savoir-faire. Capitaine, vous êtes mon *goste* (invité). »

A cette proposition inattendue, le capitaine Brise-côtes blêmit; il se voyait condamné à passer huit heures à table, pour mâcher rien que de la raie, arrangée à dix-sept sauces différentes, lui qui aimait le poisson à peu près comme vous aimez les arêtes.

Le lendemain, le capitaine eut bien envie de rester sur son carré et de faire dire au gouverneur qu'il était malade, afin d'échapper à l'abominable corvée de goûter à cette macédoine; mais, dans la crainte d'offen-

ser u
supp
porte
colèr
bre d
tes s

Pe
de d
bord
para
dépo

«
mate
de S
je sa
arran
avoir
boui
vous
le p
leux
n'est
votr
ner l
com
bon

—
dépe
—

ser un homme dont il avait besoin, il se résigna au supplice qui l'attendait. Il est inutile que je vous rapporte ses grimaces, ses contorsions et les éclairs de colère qui lui sortirent des yeux, non plus que le nombre de verres de rhum dans lesquels il noya les susdites sauces : vous le devinez.

Pendant huit jours, ce fut une série de déjeuners et de dîners pantagruéliques, tantôt à terre, tantôt à bord. Quand on traitait le gouverneur à bord, on préparait une cabine à son intention, dans laquelle on le déposait, à la fin du repas, pour faire sa digestion.

« Vous êtes fort sur les civets, les gibelottes et les matelotes, » me dit un jour M. Asinoff, le gouverneur de Sitka. « Ce n'est que depuis que vous êtes ici que je sais ce que c'est qu'un lièvre, un lapin et du poisson arrangés à la française. Je vous ai observé, et je crois avoir retenu votre manière de faire. Mais, quant au bouillon, j'avoue que j'ignore complètement ce que vous y mettez pour lui donner ce haut goût qui flatte le palais d'une manière si étrange, et cet œil moelleux et appétissant : celui que me fait ma cuisinière n'est que de l'eau de vaisselle en comparaison du vôtre. Que diable pouvez-vous y mettre pour lui donner l'œil, la couleur, et ce fumet à réveiller un mort, comme dirait le capitaine ? Voyons, Mathieu, soyez bon enfant, dites-moi votre secret ?

— Il n'y a pas de secret, je vous assure ; tout dépend de la cuisson et du temps...

— Impossible ! impossible, Mathieu. Il y a là

quelque chose dont je ne puis me rendre compte. »

L'insistance du gouverneur me contrariait beaucoup. Je ne pouvais pas lui dire que je remplaçais le bâton de pommade par un bout de chandelle, sans courir le risque ou de lui laisser croire que je me moquais de lui en disant la vérité, ou d'exciter son dégoût pour un bouillon fait avec une addition de suif, et d'avoir à redouter la colère du capitaine ; je lui répondis :

« Je vous assure, commandant, que le goût que vous trouvez à mon bouillon vient du girofle, de la muscade, de la cannelle et du laurier que j'ajoute aux légumes.

— C'est égal, » fit-il, en s'en allant pour prendre le café, « il y a dans vos bouillons comme un goût de mouton... Il faudra que j'essaie. »

Avant de continuer mon récit, permettez-moi de vous faire un tableau du climat et du pays.

Le tableau que nous offraient ces groupes d'îles et d'ilots ne manquait pas de grandeur ni de majesté. Ce n'était pas la splendide végétation du ciel des tropiques ; mais la teinte sombre des sapins, des mélèzes, mélangée çà et là de bouquets de boueaux et d'aunes assez chétifs, dont les bourgeons naissants mariaient leur fraîche et tendre verdure, formaient un contraste qui n'était pas dénué de beauté. Tout, dans ce pays, est d'un aspect étrange. L'atmosphère est remarquable par son extrême variabilité, par sa densité et sa couleur sombre. Le ciel charrie de

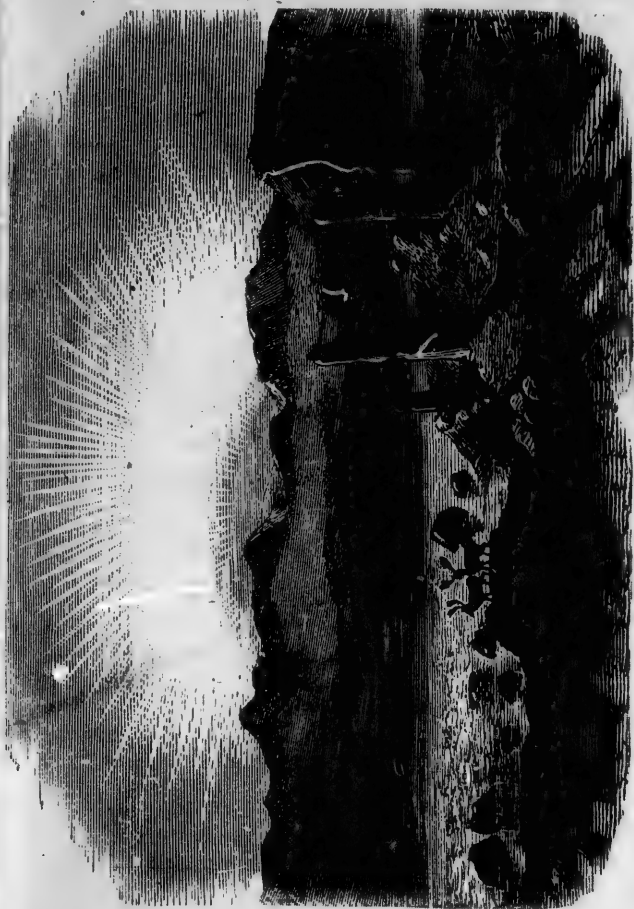


Fig. 5. — Aurore boréale.

nuages noirs, épais, déchirés. A un calme profond.

succède brusquement une violente tempête; à un soleil brûlant succèdent des pluies diluviennes, qui donnent à ce groupe d'îles une humidité excessive.

Les hivers et les étés sont les mêmes qu'en Suède et en Norvège.

L'été est un jour qui dure trois mois et un soleil qui ne se couche pas pendant quatre-vingt-dix jours.

Les hivers sont éclairés par ces longues nuits polaires avec la clarté poétique des aurores boréales, mais les froids ne sont pas plus intenses que ceux de la Hollande, et néanmoins l'été n'y est pas plus chaud qu'à Stockholm et à Saint-Petersbourg. Cette température est funeste au pays. Ce singulier phénomène est dû au voisinage de la mer et aux courants du Pacifique, qui élèvent la température; mais cette température, humide, pourrie, inconstante, rend difficile la culture des céréales.

Les Russes (on sait qu'ils cédèrent en 1867 ce vaste territoire aux États-Unis), les Russes n'avaient pu obtenir que quelques maigres légumes, tels que choux, navets, carottes, haricots et pommes de terre, avec lesquels ils nourrissaient en partie un très petit nombre de vaches.

Le sol de ces archipels a beaucoup d'analogie avec les îles qui enveloppent le sud de la Finlande : il est rocailleux, couvert et, pour ainsi dire, semé de blocs de roches, de granit et de basalte, amoncelés les uns

sur les
éternes
croûtes
les fra
d'ours
chent
conser
cieuse
cham
ver. T
resser
bois r
dant
tesqu
Le
rées,
roche
duve
milie
L'
gel,
bour
ence
et de
de p
cain
est
d'un
été,

sur les autres ou roulés çà et là, enveloppés de cette éternelle mousse verdâtre qui envahit partout la croûte du sol, grimpe aux arbres et s'accroche à tout; les framboises, les airelles, le *gouloubnika*, où raisins d'ours, dont le grain, la couleur, le goût se rapprochent de nos raisins de vigne, font d'excellentes conserves. Les colons et les indigènes recueillent précieusement tous ces fruits, ainsi que vingt sortes de champignons comestibles pour leurs provisions d'hiver. Tout le pays est couvert de forêts; ces forêts se ressentent de la rudesse du climat : elles abondent en bois résineux et en bouleaux maigres et tortus. Cependant on aperçoit de temps à autre des conifères gigantesques, trois, quatre, peut-être six fois centenaires.

Les côtes, généralement peu élevées, mais déchirées, caillouteuses, coupées de ravines, murées de roches, sont le rendez-vous des oiseaux aquatiques à duvet, qui viennent pondre et couvrir leurs œufs au milieu des vastes jonchaies qui les bordent.

L'établissement principal est la Nouvelle-Arkhangel, ou plutôt Sitka, dans l'archipel de Norfolk, bourgade d'un millier d'habitants, enveloppée d'une enceinte palissadée, défendue par des tours carrées et des fossés, au milieu desquels règne une muraille de pieux. C'est le chef-lieu, sur le continent américain, de la Compagnie russe des pelleteries. Ce bourg est sur un terrain fort bas, au pied d'une colline d'une déclivité assez rude. Pour ne pas être noyés en été, ensevelis sous les neiges en hiver, la plupart

des habitants ont bâti leurs maisons sur pilotis.

La forteresse est au-dessus de la *ville*, sur la crête d'une falaise rocheuse déboisée; c'est là que le gouverneur a établi sa demeure. Qui a vu un village norvégien ou russe peut se faire une idée de cette bourgade, renfermant environ trois cents maisons bâties en bois, entourées de sapins, la plupart entre cour et jardin; une église, un hôpital, une école, une pharmacie, une maison de bains, et les immenses magasins de la Compagnie russo-américaine. En dehors, à l'ouest, est un village habité par des Kolouches, indigènes du pays; à l'est, sont les jardins, les potagers et quelques petits champs de légumes. L'église est desservie par trois ou quatre prêtres de l'ordre monastique de Saint-Basile, assistés d'autant de barbiers chargés d'inoculer la vaccine, de saigner les malades, de poser les sangsues et de chanter au lutrin.

La population de la colonie entière n'atteint pas, je crois, 50,000 individus, dont 800 Européens, tous éparpillés dans un rayon de 4 à 500 kilomètres, composés en partie d'employés de la Compagnie, d'exilés venus de la Sibérie, qui se sont alliés à des femmes indigènes, et d'habitants transportés des îles Kadiak.

La baie est sûre, parfaitement abritée, excepté des vents du sud. Elle est signalée, le jour, à 40 ou 50 kilomètres au large, par une montagne aplatie à son sommet, qui s'élève derrière l'archipel; de nuit,





Fig. 6. — Raisin d'ours.

un phare, perché à l'entrée de la baie, projette sa lumière à une trentaine de kilomètres en mer.

Pour la protection des trappeurs, une centaine de fortins ont été établis le long des côtes, des embouchures des fleuves et des rivières de ces contrées désertes. Tous sont bâtis sur le même modèle : carrés plus ou moins réguliers, enveloppés de fossés, renfermant une *isba* (maison) en rondins de sapin, bâtis de façon à résister à un siège. Les indigènes y viennent échanger leurs fourrures contre divers objets manufacturés, du tabac, de la farine, de l'eau-de-vie, des vases en fonte ou en cuivre, des ustensiles de ménage, de vieilles houppelandes.

A la fin de chaque saison de chasse, les fourrures sont acheminées vers Sitka et, par Okhotsk, sur Irkoutsk, où sont établis l'entrepôt général et les comptoirs de la Compagnie ; là elles sont triées et examinées avec soin. Le premier choix est réservé pour les marchés de Moscou, Saint-Petersbourg, Nijni-Novogorod, où des marchands arméniens en enlèvent la plus grande partie pour Constantinople ; le deuxième est expédié à la foire d'Irbit et vendu aux Boukhares, aux Persans et aux Tartares Kirguises ; le troisième, à Kiakta, pour les marchés chinois.

Les indigènes du littoral américain, qui se sont répandus sur ces îles, sont des Kolouches, hommes trapus, osseux, robustes, habiles chasseurs. Sous une administration plus prévoyante et surtout moins

éloignée des yeux et des oreilles de l'empereur, ils eussent pu, greffés sur le Russe, former le noyau d'une population mêlée, très énergique et très intelligente. Mais là, comme dans les provinces sibériennes, les agents de la Compagnie, échappant à



Fig. 7. — Échange des fourrures.

tout contrôle, les ont gouvernés avec un despotisme tellement brutal que les malheureux ont été décimés par la misère la plus hideuse et par les maladies qui en sont les résultats inévitables.

A côté de ces Indiens, vit une autre colonie composée de déportés de la Sibérie. La condition de ces colons, il faut bien le dire, est moins cruelle que

celle des Sibériens. La chasse et la pêche, beaucoup plus productives que sur les bords de l'énisséi, de la Léna ou de l'Obi et leurs nombreux affluents, les mettent à même de se donner un certain confortable, inespéré même dans les contrées les plus favorisées de la Sibérie.

Le climat d'ailleurs y est bien plus doux. Ces colons cultivent des parcelles de terre, dont le fourrage leur permet de nourrir quelques bestiaux. Ils ont la permission de porter une *vinnatofka*, longue canardière d'un calibre de 4 balles à la livre, avec laquelle ils vont à la chasse des zibelines, des loutres de rivière, des écureuils et des renards. Le gouvernement leur donne du sel, du tabac, du thé, de l'eau-de-vie, de la farine, en échange des fourrures et des peaux.

Les Indiens ne sont pas, à vrai dire, le type du beau; ils ont le torse démesurément long, les jambes ragneuses, les pieds larges et plats comme des oranges-outangs, la figure carrée, osseuse, le nez arqué, les yeux petits et saillants comme ceux d'un rat étranglé dans une trappe, la bouche d'une largeur à défier celle d'une morue, et des dents comme un crocodile. Leur chevelure, noire et rude comme une brosse, est chez les uns hérissée, chez les autres relevée en forme de pyramide ou de gerbe au sommet de la tête et ornée de plumes d'oie ou de canard, de chapelets de verroterie, d'os de baleine; et, pour couronner ce chef-d'œuvre de coiffure, ils portent aux oreilles une

douz
les é
Co
tres p
rique
de v
de d
s'orn
rassa
de - p
l'imp
sonn
peuv
chan
on ja
chiko
agite
force
est f
basse
dée,
de gr
tits c
Da
ils h
infor
trelac
de fo
peau

douzaine d'énormes anneaux qui leur tombent sur les épaules.

Comme toutes les autres peuplades de l'Amérique, ils s'enveloppent de vêtements de peaux de daim ou d'élan, et s'ornent les jambes de rassades, d'anneaux, d'os de poisson, mesurant l'importance de la personne au vacarme qu'ils peuvent faire en marchant. Aussi ne les voit-on jamais sans leur *chichikouet* à la main, qu'ils agitent de toute leur force; cet instrument est fait avec une calebasse entièrement vidée, séchée, et remplie de gros pois ou de petits cailloux.

Dans la belle saison, ils habitent des huttes informes en perches entrelacées d'osiers, de roseaux, de joncs, de mousses, de fougères, recouvertes d'écorces de bouleau ou de peaux d'animaux, et murées d'une couche de gazon.



Fig. 8. — Indien.

Il n'y a pas de fenêtres, mais on laisse au faite du cône un trou pour le jour et la fumée. Quand elles n'ont rien à faire, les femmes montent s'asseoir sur le toit, autour du trou, avec leurs enfants, et de là font la conversation avec leurs voisines.

Les peaux d'animaux jouent un grand rôle dans ce pays. Voulez-vous une porte, une fenêtre, une cloison, un tapis, une couverture ? vite une peau d'élan, de renne ou de daim, n'importe. Ces demeures peuvent être confortables pour de telles gens. Bien qu'elles exhalent une odeur de marée nauséabonde, les trappeurs se trouvent heureux d'en rencontrer et d'y être recueillis pour hiverner. Pour meubles, ils ont une hache, un vase en bois, des amulettes grotesques ; un chien empaillé suspendu à la muraille, avec un paquet de tabac au cou, afin d'éloigner les mauvais esprits ; des vessies peintes, des corbeilles attachées aux solives et dans lesquelles, la nuit, on place les enfants ; des oiseaux empaillés grossièrement, des têtes de *coyotes* (loups de prairie), des figures de poissons et surtout de baleines, sculptées, des racines, etc.

L'habitation d'hiver est moins ornée et le style architectura l complètement négligé. Nos Limousins ne feraient pas leurs affaires dans ce pays-là.

On fait un trou de hauteur d'homme, on le recouvre de branchages, d'écorces de bouleau, de gazon ; la neige recouvre ce plancher improvisé et économique : voilà une demeure abritée contre les grandes rigueurs du froid et les terribles *pougras* (ouragans),

le flé
par u
un ét
peaux
Qu
il req

pièce
pois
selon
glori
et q
arra
bien

le fléau de ces contrées. On descend dans cette fosse par un trou percé à six ou huit pas plus loin, et par un étroit couloir fermé aux deux extrémités par des peaux d'animaux.

Quand le Kolouche a des loisirs, il va voisiner, ou il reçoit ses amis. Un bon feu brûle au milieu de la



Fig. 9. — Hutte d'indigène.

pièce : on l'alimente avec du bois ou de la graisse de poisson. On cause, c'est-à-dire l'on pleure ou l'on rit, selon que les orateurs de l'endroit racontent l'odyssée glorieuse d'un vivant ou l'histoire d'un parent mort ; et quand on a bien pleuré, bien ri, quand on s'est arraché les cheveux, chacun se félicite de s'être si bien amusé.

L'heure venue, la conversation, triste ou gaie, achevée, on passe à table, les hommes dans une hutte, les femmes et les enfants dans une autre, et tous se livrent, avec un appétit formidable au festin le plus



Fig. 10. — Indiens à la pêche.

abondant qu'il soit possible d'imaginer, moins brillant par la qualité que par la quantité. Tout leur est bon. Ils n'ont pas le palais délicat pour les oiseaux aquatiques, poissons frais ou secs, gibier, le tout assaisonné de graisse de phoque à défaut de beurre et de saindoux, complètement inconnus dans ces contrées. La quantité d'aliments et de boissons

gaie,
utte,
s se
plus

bril-
leur
l'oi-
, le
t de
dans
sons

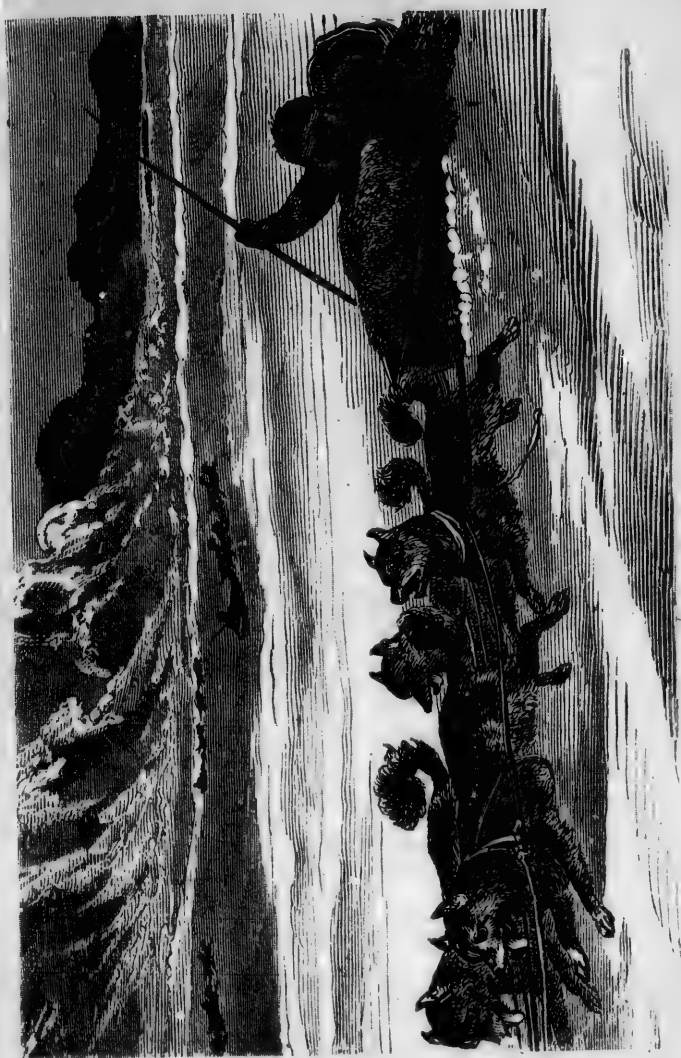


Fig. 11. — Chiens attelés au traîneau.

qu'ils absorbent dans un seul repas dépasse ce que l'habitude de notre civilisation moderne nous permet de concevoir.

Ils ne font qu'un repas par jour, mais solide, je vous assure : un seul homme consomme à lui seul autant d'aliments que trois chez nous. On s'enivre de *wodka*, on s'asphyxie de tabac, et on dort vingt-quatre heures de suite.

Leur cuisine n'est pas longue à préparer : viandes et poissons sont grillés sur des charbons ardents, ou cuits dans un grand vase en fonte, quand le ménage ou le village en possède un ; sinon, dans un vase en bois, où l'eau est mise et entretenue en ébullition par des cailloux rouges au feu.

Vers la fin de mars ou la mi-avril, époque du dégel, les indigènes quittent leurs villages et leurs familles, qu'ils laissent sous la protection des vieillards, remontent les rivières, entrent dans les lacs sur des *kitchichiman* (grandes barques en écorce de bouleau, très légères, mais aussi très fragiles). Ils pêchent du poisson, soit au filet, à l'hameçon ou à la lance, ramassent de la tripe de roche, plante traçante qui, cuite à point sous la cendre chaude, est assez nourrissante, et chassent tout ce qui passe à portée de leurs flèches ou de leurs canardières : castors loutres, élans, ours, loups, renards, *ouapous* (lièvres), etc.

Chemin faisant, ils déposent les produits de la chasse et de la pêche dans leurs *baraborkas*, qui sont des hangars fermés tant bien que mal par des bran-

chages
res qu'
respec
serait
sans p

Qua
gène
traîne
s'en v
que. S
une v
son a
panka

Ma
ment
mon

chages ou des peaux, et échelonnés le long des rivières qu'ils remontent. Les indigènes pratiquent un tel respect pour la propriété d'autrui que personne n'oserait se permettre de toucher aux provisions laissées sans protection.

Quand les provisions manquent à la hutte, l'indigène attelle quatre ou cinq chiens à une *nortas* (petit traîneau), de la capacité d'une caisse d'oranges, et s'en va chercher dans ses baraborkas ce qui lui manque. Si le vent souffle arrière, il attache à la *nortas* une voile en peau de phoque, laquelle pousse et allège son attelage; quand il n'a pas de peau, il se sert de pankas.

Maintenant que je viens de vous esquisser largement la physionomie du pays, je vais reprendre mon récit.

III.

Les baleiniers fréquentent peu les eaux de Sitka, et il y avait longtemps que le gouverneur n'avait eu occasion de faire de si bons et de si longs repas. Je devins son favori. Quand il était repu, il me proposait de partager avec lui sa puissance, son autorité et sa haute paie, si je voulais consentir à me fixer à Nouvelle-Arkhangel et à lui donner le secret de mes bouillons.

« Ici, » me disait-il, « nous vivons tranquillement, sans inquiétude. Nous menons une existence de patriarches, au milieu d'une abondance relativement facile. Ma servante, assez bon cordon bleu, prendra plus souvent le chemin de la cave que celui de la fontaine. Regardez-moi, ai-je un torse assez carré? Voyez ces bras; est-ce assez musclé, hein? Et ces jambes, est-ce solide? Et ces pieds, sont-ils nerveux?

— Le fait est, commandant, que vous avez des épaules à porter le ciel, et des pieds à battre le fer.

— Quand vous vous ennuierez de la solitude, » poursuivit-il, « vous ferez comme moi et mes officiers : vous épouserez une indigène. Les filles de ce pays sont parfaitement libres de disposer d'elles-mêmes comme bon leur semble, n'importe à quel âge, sans que leurs parents aient rien à y voir.

«
vous
cheu
d'un
que
plus
plum
en os
quali
elle n
de da
ferez
dera
capri
man
corps
pour
dans
ferez
ques
mète
fem
Avec
splen
avec
sera
cons

« Si vous avez une compagne à peau cuivrée, vous avez du moins une âme candide et d'une blancheur de lis, une épouse fidèle comme un caniche et d'un dévouement à toute épreuve. La Kolouchene manque pas de charme ; bien que ses muscles ne soient pas plus souples qu'un paratonnerre, et qu'elle se passe des plumes d'oie ou de canard dans le nez et des anneaux en os de poisson dans les oreilles, elle a néanmoins des qualités précieuses : par exemple, elle est très économe, elle ne porte jamais ni bas ni gants. Avec un sac de peau de daim, orné de beaucoup de verroteries, vous lui ferez un vêtement qui durera dix ans et qui ne demandera pas la moindre lessive. La mode ici est moins capricieuse qu'en Europe. Quand vous voudrez endimancher M^{me} Mathieu, vous lui badigeonnerez le corps avec de l'ocre étendue de graisse de poisson, pour lui donner un parfum de rance aussi recherché dans ce pays que le patchouli à Pétersbourg ; vous lui ferez sur la figure, avec du roucou et du blanc, quelques dessins bien bizarres, la lune, le soleil, une comète, une grenouille, un crapaud, n'importe ; les femmes ne se montrent pas difficiles sur le sujet. Avec une mâchoire de requin, vous lui ferez un peigne splendide ; vous lui fabriquerez une paire de bottes avec des pattes de daim, de renne ou d'ours, et tout sera dit. Voyez, tout cela ne coûte pas cher ; c'est à considérer.

— Cela dépend des goûts.

— On s'habitue à tout, Mathieu. Voyons, vous

ne trouvez pas le tableau séduisant, hein ? Je vous paierai vos appointements en peaux de loutres, de castors, de ratons, de coyotes, de zibelines ou de renards, comme vous voudrez. C'est la seule monnaie courante.

« Je suis plus heureux que le Grand Turo ; ma vie s'écoule dans un *far niente* perpétuel. Dans les longues soirées d'hiver, je joue aux cartes avec ma garnison. Tous mes soldats savent parfaitement jouer le whist, le boston, le piquet et aux échecs. J'ai eu beaucoup de peine à les former ; mais, la schlague aidant, je suis parvenu à en faire des joueurs habiles. Tous les soirs, je commande quatre hommes de borvée pour faire mon jeu jusqu'à onze heures. Je leur donne des pipes, du tabac et une ration de *schnaps*. A onze heures, je me couche sur mon lit, enveloppé d'édredons très moelleux ; c'est ici le pays de la plume et du duvet. Le matin à sept heures, ma femme m'apporte une tasse de thé ou de café et une pipe, et me dit le temps qu'il fait. Quand j'ai bu l'une et fumé l'autre, je me rendors jusqu'à dix heures. A midi, je déjeune, et après je m'occupe de mon dîner ; c'est un amusement, une distraction que je me donne. En été, les bâtiments de la Compagnie et les bohémiens viennent me distraire. Il ne tient qu'à vous, Mathieu, de vivre comme un sybarite.

— Votre proposition me séduirait si nous n'étions pas si loin d'Europe... Nous verrons. »

Le capitaine prit des arrangements avec le gouverneur, représentant la Compagnie russo-américaine, pour faire la pêche des morses et des loutres.

Sel
avait
La F
et au

rent,
de ce
C'
il por
de ph
de r
adhé
roce

Selon les règlements, à cette époque, un bâtiment avait droit à 20 barques par 150 tonneaux de port. *La Fanny* jaugeait 700 tonneaux : soit 140 Kolouches et autant de *bodaries* qu'il nous fallait, et qui arrivè-



Fig. 12. — Morie.

rent, ayant à leur tête un sorcier, chargé de la police de cette flottille.

C'était un sauvage, vêtu de la plus singulière façon ; il portait autour du corps plusieurs guirlandes de dents de phoque et de chien, de becs de corbeau, de queues de raton et de loup, de crânes humains auxquels adhéraient encore des cheveux. Par la taille et l'air féroce, il méritait certes l'honneur de commander à ses

semblables. Il prétendait avoir des conversations intimes avec le Grand Esprit.

Le *bodarie* est une barque d'une construction si bizarre qu'il mérite que je vous en fasse une description.

Figurez-vous une bourriche de 3 mètres de long, et vous en aurez la figure. La carcasse intérieure est à claire-voie, en cerceaux de bois élastique; maintenus verticalement par six traverses horizontales très minces, en bois dur; celle qui fait l'office de carène est généralement en os de baleine. Le tout est recouvert d'une première enveloppe en peaux de poisson ou d'*olakich* (boyaux de baleine), puis d'une seconde en peaux de phoque, poil en dedans, cousues avec une adresse remarquable. Ces barques, percées d'une ou deux ouvertures rondes pour le passage d'un homme, glissent et se maintiennent sur l'eau comme une plume. La manœuvre se fait avec une pagaie de 2 mètres au plus de longueur.

Quand les indigènes prennent la mer, ils endossent une *pankas* (chemise imperméable et transparente d'*olakich*), fermée au cou et aux poignets. L'extrémité inférieure est liée autour du rebord saillant et évasé de l'ouverture, de manière à garantir l'homme et l'embarcation.

Une fois assis dans le compartiment, l'individu est en quelque sorte soudé à son *bodarie*, ce qui lui laisse la perspective de voyager sous l'eau, la tête en bas, quand l'embarcation vient à chavirer. Pour échapper

au d
rait
se ran
form
Le
l'fle
Sitka
vire
vent
che
N
neur
camp
dans
il de
simp
gnie
rêts.
V
dom
vire
gou
dan
et t
com
Q
j'êt
tan
la s

au danger de faire une culbute, ce qui ne manquait pas d'arriver quand la mer grossit, ces hommes se rapprochent par groupes, s'attachent l'un à l'autre, forment un radeau et se laissent aller.

Le capitaine fit lever l'ancre et mit le cap sur l'île de Tchitchagoff, dans le nord de l'archipel de Sitka, où, dans l'après-midi du lendemain, notre navire s'amarrait dans un canal, à l'abri de tous les vents. C'était là que nous devions commencer la pêche ou plutôt la chasse des loutres et des morses.

N'ayant rien à faire dans sa capitale, le gouverneur Asinoff vint nous accompagner, pour ouvrir la campagne en personne par une course aux loutres, dans laquelle, du reste, en homme qui sait compter, il devait prélever un certain nombre de fourrures, simplement pour obéir aux règlements de la Compagnie. Le brave homme n'oubliait pas ses petits intérêts.

Vers dix heures du soir, le signal du départ fut donné. Tous les Kolouches, groupés autour du navire, prirent le large et explorèrent la pleine mer. Le gouverneur fit mettre à l'eau son bodarie, se plaça dans l'une des ouvertures, moi dans l'autre à l'arrière, et tous deux vêtus d'une pankas, liée à l'orifice du compartiment, nous suivîmes la flotte.

Quoique je sois assez bon nageur, j'avoue que j'étais très peu rassuré. Je m'attendais à chaque instant à faire la culbute, et, par prudence, je détachai la susdite chemise pour être prêt à tout événement,

car le moindre mouvement à droite ou à gauche pouvait compromettre gravement l'équilibre de notre frêle embarcation et la faire chavirer.

Les indigènes ramaient avec une telle précaution que l'on entendait à peine le léger bruissement de l'eau déplacée par les pagaies. Le temps était parfaitement calme, la mer comme un miroir : sous ces hautes latitudes, elle est d'une transparence telle qu'on peut voir et suivre le poisson à certaines profondeurs.

« Il nous faut, » dit le commandant. « près de trois quarts d'heure pour nous porter à la plaine des loutres. Nous appelons *plaine* l'endroit, toujours éloigné de deux ou trois milles des côtes, en face de l'embouchure d'un cours d'eau et dans le voisinage des grèves rocheuses, où ces animaux se rassemblent en grand nombre. A cette heure-ci, toutes flottent endormies sur l'eau, bien que le soleil brille encore à l'horizon. »

Bientôt le bodarie, tête de la flottille, conduit par le Kolouche le plus expérimenté, s'arrêta court : il avait aperçu les loutres.

Les indigènes se réunirent aussitôt par escouades de quinze à vingt, étendirent leur cercle et s'avancèrent lentement.

« Voyez-vous, » me dit le gouverneur, « une constellation de points noirs à trois portées de fusil ? »

— Le soleil me frappe en plein dans la figure, et j'ai de la peine à distinguer.

— Si nous avions le soleil dans le dos, ses rayons promèneraient notre ombre à travers les loutres, et la variation de lumière, frappant sur leurs paupières, pourrait les réveiller.

— C'est vrai ; j'aurais dû le comprendre. Je vais, » ajoutai-je en plaçant ma main horizontalement au-dessus de mes yeux, « tâcher d'y voir plus clair.



Fig. 13. — Loutre commune.

— Autant de points noirs, autant de têtes de loutres.

— Comment ces sauvages vont-ils s'y prendre pour s'en approcher ? car, avec si peu de prise, il faut être au plus loin à cinquante pas de la loutre.

— Ces sauvages sont aussi adroits à tirer de l'arc que vous à vous servir de votre carabine : à vingt-cinq pas, toutes les flèches porteront.

— Pourquoi n'emploient-ils pas le fusil ?

— Ce serait le moyen de ne rien tuer du tout. Lorsqu'on chasse la loutre aux appeaux, le fusil est

plus sûr sans doute, il porte plus loin ; mais ici on n'en tuerait qu'une vingtaine, et le reste plongerait.

— Comment peuvent-ils reconnaître que l'un d'eux a tué telle ou telle bête ? car j'imagine que les indigènes ne se désignent pas entre eux les pièces qu'ils doivent tirer.

— Cela est bien simple : chaque indigène a une marque particulière à lui, imprimée ou incrustée sur ses flèches, ancrées sur le corps de l'animal.

— Il doit s'élever des contestations nombreuses quand l'animal est blessé par plusieurs.

— Pour parer à cet inconvénient, qui ne manquerait pas, en effet, de susciter mille querelles, il est généralement de règle que c'est la flèche qui a pénétré le plus près de l'oreille qui a dû donner la mort. De cette façon il n'y a et ne peut y avoir de dispute. »

Cette escadre singulière avançait doucement au milieu d'un silence de cloître, d'autant plus nécessaire, dans ces vastes solitudes où la sonorité de l'air est si grande, que le moindre bruit se répercute à des distances incroyables. Deux hommes qui parlent de leur voix ordinaire peuvent être entendus très distinctement à une lieue de distance.

Chacun restait immobile sur son bodarie ; le gouverneur seul se montrait agité. Je le voyais se frotter le nez, se cacher la figure dans son mouchoir. Je ne pouvais me rendre compte de ses mouvements

ni de
lite.

«
« Vo

de to

côm
un é
digen
parti

Et
perdi

Q
ches
chait
minu
le ce
arc.

L
seur
lanc
tête
devi
qui
nim

ni de ce qui lui occasionnait cette turbulence insolite.

« Qu'avez-vous ? » lui demandai-je tout bas.
« Vous avez l'air d'être assis sur un nid de vipères.

— J'ai une envie invincible d'éternuer.

— Laissez-vous aller.

— Si je suivais votre conseil, je me ferais larder de tous côtés, comme saint Sébastien.

— Pourquoi ?

— Parbleu ! c'est que j'ai l'habitude d'éternuer comme un canon, et en ce moment ma voix aurait un écho immense qui réveillerait les loutres. Ces indigènes sont des brutes qui me feraient un mauvais parti. »

Et le seigneur de Sitka se frotta le nez si fort qu'il perdit l'envie d'éternuer.

Quelques instants après, quatre ou cinq cents flèches sifflèrent dans l'air. Chaque naturel en décochait, avec une rapidité inouïe, huit ou dix à la minute sur toutes les loutres qui se trouvaient dans le cercle de son rayon visuel et à la portée de son arc.

Les loutres ont le sommeil assez dur. Les chasseurs ont le temps, avant d'en éveiller une seule, de lancer cinq ou six traits. Comme elles n'ont que la tête hors de l'eau, il est tout naturel de penser qu'elle devient seule le point de mire. Si la première flèche qui lui arrive entre dans la tête, elle tue raide l'animal ; le corps s'incline sur le côté et flotte.

PROVINCE DE L'ALABAMA
VICTORIA, 27

Dans le premier moment on ne s'occupe qu'à tuer. Le carnage continue jusqu'à ce que les loutres, réveillées et effrayées par les jappements de celles qui n'ont été que blessées, plongent et disparaissent pour aller se poster ailleurs.

On s'occupa bientôt à ramasser les bêtes tuées, à poursuivre les blessées, à reconnaître les flèches, et à faire le compte de chacun des chasseurs. Puis le chef reprit les devants pour revenir vers la côte.

Au bout d'un quart d'heure, un nouveau groupe de loutres fut aperçu au-dessus de l'embouchure de la rivière, au pied d'une ligne de hautes falaises trouées de toutes parts, et qui de loin avait l'aspect d'un immense colombier. Elles furent canardées de la même façon et avec les mêmes précautions; sept ou huit cents flèches leur furent décochées en moins de quelques secondes.

Malgré l'adresse de ces indigènes dans le manie-
ment de ce genre d'armes, il est rare que l'on rapporte plus de deux à trois loutres par homme, chaque bête, du moins le plus grand nombre, étant frappée par plusieurs flèches à la fois.

Vers deux heures du matin, nous reprîmes le chemin du navire, dont les mâts étendaient leurs ombres gigantesques sur les eaux blanches de l'Océan, sans houle et d'une limpidité de glace. Vers cette heure, les loutres commencent leurs bruyantes évolutions et ne se laissent plus approcher; la chasse devient sinon impossible, du moins très difficile.

Les indigènes remontèrent à bord; rangèrent leurs bodaries autour de *la Fanny* et s'occupèrent à dépouiller le produit de leur expédition, travail qu'ils exécutèrent avec un mauvais couteau et avec l'adresse consommée d'un empailleur d'animaux.

Cette besogne terminée, on leur donna une ration de vivres, invariablement composée de poissons, de féveroles, de haricots, de farine de maïs; puis du tabac et du tafia.

Tous mangèrent d'un appétit de loup, fumèrent comme des Turcs et burent comme des éponges, pendant que les 517 peaux séchaient, suspendues aux vergues et aux cordages.

Dans la soirée, on fit le compte de chacun. Le navire prit la moitié des fourrures, part à laquelle il avait droit, le quart appartenant au gouverneur, et l'autre quart aux indigènes. Mais, aux termes des règlements, ceux-ci ne peuvent garder aucune fourrure. Le gouverneur et le capitaine partagèrent celles qui revenaient à ces derniers, et on leur donna en échange du rhum, du tabac, des couteaux, des ciseaux, des hameçons, des verroteries, des morceaux de drap, de vieilles culottes, de vieilles houppelandes réformées de l'armée moscovite, et la bénédiction du tsar par-dessus le marché.

Je dois avouer que j'étais peu rassuré de voir un si grand nombre d'indigènes à bord, tous très forts et très robustes. Ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, nous égorger, ou tout au moins commettre des excès

de toute nature ; j'exprimai au gouverneur mon étonnement de cette confiance imprudente.

« Que voulez-vous que fassent ces sauvages, quand ils sont ivres ? » répondit-il. « D'ailleurs ils n'oseraient pas. Ils ont autrefois essayé de jouer à ce jeu-là ; mais la répression a été si terrible qu'elle les a intimidés. De temps en temps je les rappelle à l'honnêteté à coups de canon. Ils ont reconnu l'inutilité de la résistance et se tiennent tranquilles. Le nom de Glotof, et surtout celui de Solovief, sont restés gravés en caractères de sang dans leur esprit. Solovief, à lui seul, a exterminé, en moins de quatre ans, plus de 6,000 de ces sauvages, pour venger le massacre d'un navire russe. Cependant, individuellement, il faut s'en méfier et se garder de les maltraiter, car ils sont irascibles et rancuniers à l'excès ; tôt ou tard, quand l'occasion se présente, ils vous écorchent vifs ou vous scalpent. La vie d'un homme, pour eux, n'est pas plus estimée que celle d'une chenille. Il y a du sang de Peau-Rouge dans le Kolouche. Puis, comme disent les Arabes, quand on a le cadi pour soi, on a le roi. Nous avons le sorcier, ils ne bougeront pas. »

Cette chasse dura une vingtaine de jours et produisit pour *la Fanny* environ 11,000 à 12,000 peaux de loutre qui, vendues à raison de 15 francs la peau, à l'état brut, font un total de près de 300,000 francs,

IV.

« Puisque votre navire est ancré à deux encablures de la côte, et par un bon fond, abrité des vents du large, » fit observer le gouverneur, « je vais demander au capitaine de vous emmener à terre pour vous faire faire une chasse à la loutre de rivière et aux castors, si nous en trouvons. Vous qui aimez à braconner, cette partie doit vous aller. Pendant ce temps-là, les gens de *la Fanny* chasseront le morse pour changer l'ordinaire de l'équipage et emplir ses barriques. D'ailleurs, je ne serais pas fâché de vous faire connaître le pays et les nombreuses ressources qu'il offre pour un homme comme vous. »

Le commandant Asinoff persistait à nourrir la pensée de me garder, et il agissait vis-à-vis de moi comme un propriétaire qui veut louer sa maison ; il cherchait à me séduire par toutes sortes d'agréables perspectives.

Le capitaine ne refusa pas.

Nous descendîmes donc dans le *povozook* du gouverneur, qui suivait notre navire depuis Arkhangel. Ces petits bâtiments à demi pontés, tirant peu d'eau, jaugeant six ou sept tonneaux, sont construits en vue de remonter les rivières pour protéger et approvisionner les fortins.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nos provisions, en majeure partie, furent tirées de *la Fanny*. Vous savez que les navires baleiniers ont toujours d'amples et somptueuses réserves. La campagne devant durer en moyenne de deux ans et demi à trois ans, les armateurs donnent à cette partie de l'armement les soins les plus intelligents ; car ils savent qu'au milieu des solitudes de l'Océan, sur les côtes arides et désertes des terres polaires, où l'on va harponner la baleine, une rude besogne que celle-là, si l'équipage n'avait pas un certain bien-être, la vie serait intolérable, la nostalgie s'emparerait des hommes, et la campagne se ressentirait de leur mauvaise humeur.

Munis, de plus, de quelques caisses d'objets d'échange pour tenter la coquetterie des indigènes, nous partîmes, emmenant avec nous deux Kolouches et deux matelots de *la Fanny*, dont l'un, Pierre Bérim, ancien chasseur d'Afrique, était un gaillard solide.

Nos indigènes avaient précisément emporté, l'un une loutre et un phoque empaillés, pour pêcher le long des rivières ; l'autre, une loutre vivante dans une cage, placée à la remorque du povozook. La pauvre bête était aussi à son aise là dedans que vous le seriez dans un sac ; elle faisait un bruit insupportable, mais son propriétaire y paraissait insensible ; ce sauvage ne s'occupait que de son *poagan* (pipe), dont le manche, un tibia de héron, était orné vers le milieu de deux ailes de pigeon ou de colombe déployées, et qui ressemblait assez au caducée de Mercure.

La chasse à la loutre de rivière, tout aussi bien que celle du morse, dans les mêmes conditions, demande, depuis que le pays en est dépeuplé, autant de patience qu'une pêche à la ligne dans un puits. Elle est d'ailleurs soumise à des conditions invariables d'heures : le matin, de trois heures à dix, et le soir, de quatre à sept ou huit heures. Ces animaux n'aiment pas la grosse mer ; quand ils sont surpris, ils gagnent les rochers du rivage, où l'on peut les tuer.

Dans le milieu du jour, les morses vont se poser sur les *korchanes* (bas-fonds formés d'arbres charriés par le courant), et les loutres rentrent dans les trous qu'elles se sont creusés sous les bacs de racines et sous les berges, où elles bâtissent leurs nids.

Pour attirer l'un ou l'autre, on pose sur le bord de la rivière une loutre ou un phoque empaillé, placé sur un tronc d'arbre flottant et retenu à terre, sous la main du chasseur, par une ficelle. Caché dans les roseaux, ou derrière une roche, un amas de broussailles, il surveille attentivement les appeaux. Du reste, on est prévenu de la présence de la loutre par le jappement de l'animal, qui, tout en poursuivant le poisson, joue dans l'eau comme un jeune chat sur un tapis ; et, comme elle ne chasse qu'en descendant le courant, la surveillance est facile.

Dès qu'elle aperçoit sa semblable, elle accourt entre deux eaux, montre sa tête de temps en temps, darde ses petits yeux noirs sur l'empaillée, s'en approche avec hésitation, puis, cédant enfin au senti-

ment de la curiosité, elle arrive peu à peu vers l'appeau, que l'on tire doucement à soi, et, lorsqu'elle est à demi-portée, on lui décoche une flèche ou un coup de fusil dans la tête.

Dans ce genre d'excursion, les indigènes préfèrent l'arc; le fusil résonne trop et effraie le gibier.

Nous remontâmes environ 5 à 6 milles dans la rivière, d'une largeur d'environ 800 pas et constellée de roches nues, sortant de l'onde comme des carapaces de tortues antédiluviennes; nous établîmes sur la berge un petit poste de branchages, et nous lançâmes d'abord notre phoque empaillé.

« Tenez, Mathieu, » fit tout bas le commandant après un quart d'heure d'attente, « regardez sur votre gauche. Voyez-vous cette grosse tête noire avec une paire de moustaches à rendre jaloux un sapeur, et deux gros yeux ronds à fleur de tête, d'une expression remarquable ?

— On dirait le diable sous la forme d'un amphibie.

— C'est un morse; il a vu l'appeau et tire des bordées. Cet animal a l'ouïe comme la fée Fine-Oreille. Tout à l'heure, il a beau faire, nous déjeunerons d'une de ses entrecôtes. »

Et il tira la ficelle lentement, de manière à donner à l'empaillé les allures d'un phoque qui se promène ou cherche sa proie.

Le morse fut dupe de la ruse et s'approcha.

« Visez au front, » dit-il; « c'est là qu'il faut l'atteindre, si nous ne voulons pas le perdre. »



Fig. 14. — Chasse à la loutre.

J'épaulai rapidement, et ma balle lui fracassa le crâne. Tout son corps sortit hors de l'eau comme un poisson volant ; puis il sombra et reparut quelques instants après.

Comme je pressais la détente, le gouverneur, dont les pieds étaient mal assurés sur la berge, glissa et roula dans le fleuve, en prononçant un juron formidable qu'il n'eut pas le temps d'achever. Son obésité me fit craindre pour sa vie ; je quittai en toute hâte ma vareuse et mes longues bottes pour me jeter à la nage et me porter à son secours, mais je le vis disparaître à quelques pas de moi, en secouant la tête comme un caniche.

« Dites donc, commandant, » lui criai-je, « puisque vous êtes dans votre bain, remorquez la bête, qui s'en va au fil de l'eau.

— Ventre de biche ! » s'écria-t-il d'une voix chevrotante, « vous en parlez à votre aise... L'eau est glacée... mille millions... de mar... souins ! »

Le froid le faisait bégayer, il grelottait ; ses dents claquaient. Je fis aussitôt allumer un bon feu avec des broussailles, à grand'peine ramassées, et je l'activai en jetant dessus la graisse de mon morse, que l'un des indigènes avait été harponner. Cette bête pesait environ 100 kilogrammes.

Le commandant se déshabilla complètement, s'enveloppa de la tête aux pieds avec des couvertures, but un verre de tafia, s'étendit près du feu, et fit un bon

somme pendant que ses habits séchaient devant le brasier.

A son réveil, sa première pensée fut pour le dîner.

« Nous allons faire, » dit-il, « un déjeuner de prince.

— Avec cet affreux poisson ?

— La chair en est aussi délicate que celle des bœufs de Monterey ou de San-Francisco, ne vous en déplaît. Je l'aime autant que celle de l'esturgeon, c'est comme de la crème ; ça se mange à la cuiller. Vous prendrez goût à cette pêche en mangeant la chair de cet animal.

— Je vous abandonne ma part.

— Vous changerez d'opinion quand vous en aurez goûté. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a baptisé du nom de *veau marin*. »

Pendant que deux larges tranches de filet, taillées dans le dos de la bête, cuisaient sur les charbons en compagnie d'une perdrix panachée et de quatre bécasses rondelettes, le commandant tira de la cambuse du povozook deux bouteilles de bordeaux et un flacon de punch de Suède.

Quelques instants après, nous dinions en plein air, sur une épaisse couche de mousse blanchâtre et rameneuse.

« Eh bien ! Mathieu, qu'en dites-vous, hein ?

— Aussi ferme que du caoutchouc, votre chair de morse me paraît bonne pour amuser la faim.

— Assurément elle ne vaut pas un filet de bœuf

anglais, mais elle se laisse manger sans trop fatiguer la mâchoire. »

La loutre du Kamtchatka et celle du continent américain se ressemblent beaucoup. C'est la même conformation vermiforme, la même grosseur, les mêmes mœurs. Elles ne diffèrent entre elles que par la couleur de la robe, un peu plus brune chez la première que chez l'autre.

La loutre de rivière est moins forte; sa robe de dessous est aussi moins soyeuse et moins foncée.

La chair de l'une et de l'autre est bonne à manger; les indigènes s'en nourrissent et s'en régalent; pour ma part, je ne sais si je ne la préférerais pas à celle du lièvre. Toutes les populations américaines, aussi bien que les trappeurs, font à la loutre une chasse à outrance; les peaux de ces animaux sont portées aux fortins russes, où on les paie presque le même prix que les plus belles fourrures de castor.

En Chine, elles se vendent un prix fabuleux: depuis 40 jusqu'à 80 piastres, c'est-à-dire depuis 200 jusqu'à 800 francs. Aussi sont-elles en très grande partie expédiées sur les marchés chinois.

Après les martres zibelines, et surtout le renard noir ou bleu, dont la Compagnie paie la peau autant de *tsalkowé* (pièce de 4 francs) qu'elle peut en contenir sur toute sa surface, les trappeurs préfèrent chasser le castor et la loutre de mer, parce qu'ils leur offrent des bénéfices plus certains, plus grands et plus faciles.

Il
mais
cage
les l
jeûn
com

tire
neu
peu
par
M
lout
le c

Il n'y a sortes de pièges qu'on ne leur tende ; mais le meilleur est d'enfermer une femelle dans une cage ou un filet, que l'on cache dans les roseaux ou les broussailles qui tapissent les berges. On la laisse jeûner ; quand elle a faim, elle crie, jappe, se remue comme une possédée ; les mâles accourent, et on les



Fig. 15. — Martre zibeline.

tire presque à bout portant. Dans les rivières poissonneuses, peu hantées par les trappeurs canadiens, on peut espérer d'en tuer de cette manière une vingtaine par jour.

Mais, pour pratiquer fructueusement la chasse à la loutre et au castor, il faut connaître à fond les mœurs, le caractère et les habitudes de ces amphibies ; cela ne

s'acquiert qu'avec le temps et en vivant comme les sauvages.

La loutre ne chasse jamais en remontant ; sa pesanteur ne lui permet pas de naviguer avec assez de vitesse pour atteindre le poisson. En sortant de son nid, elle fouille les trous des rochers et les lacis de racines ; elle cesse de remonter le courant quand elle se croit suffisamment éloignée de sa demeure.

La Compagnie russe a tiré autrefois de grands bénéfices de la chasse aux loutres ; mais elle en a abusé qu'aujourd'hui cet animal est devenu, comme le castor, assez rare. Dans quelques années, on n'en parlera plus que comme d'un animal antédiluvien. Il est vrai que les trappeurs canadiens ont aussi beaucoup aidé à la destruction de ces animaux.

Chaque année, les Américains lancent sur ces contrées désertes, qu'ils regardent comme leur domaine, de nombreuses compagnies de hardis et habiles trappeurs, qui descendent à travers lacs et rivières jusque dans les parties les plus élevées du nord-ouest, affrontant tous les dangers, glissant comme des saumons à travers les eaux rapides hérissées de rochers, au risque de s'y engloutir. Rien ne les rebute : là où les difficultés effrayaient les esprits les plus résolus, ils s'aventurent avec cette insouciance et avec ce mépris de la vie que l'on connaît à cette classe d'hommes.

Leurs embarcations leur servent à la fois de demeure et de magasin.

e les

; sa
assez
t de
lacs
mand
re.
éné

mme
n'en
n. Il
eau-

cón-
line,
rap-
sque
ron-
hons
au
où
lus,
e ce
asse

de-



Fig. 16. — Blaireau.

Lorsqu'ils ont fait choix d'un lieu de campement, qui devient aussitôt le rendez-vous général, la bande se divise en deux. L'une se livre, soit individuellement, soit par petits groupes de deux ou trois personnes, à la chasse des loutres, des castors, des zibelines, des martres, des renards, des loups, des blaireaux, des petits-gris (écureuils), et en général de tous les animaux à fourrures, précieuses ou non, qui passent à portée de leur fusil.

L'autre parcourt le pays de même, s'abouchant avec les indigènes, auxquels ils offrent, en échange de leurs fourrures, des verroteries, des haches, des vieux fusils, de la poudre et jusqu'à des Bibles ; puis du tabac, de l'eau-de-vie, du rhum, boisson détestable, tabac horrible, qui abrutissent ces malheureux et dépravent la génération qui s'élève. Le principal est de rapporter dans les comptoirs canadiens le plus de fourrures possible, n'importe à quel prix, fallût-il recourir à la violence. Aussi ces races indigènes, si superbes, si robustes, si énergiques, en prenant les vices et les habitudes d'ivrognerie des Canadiens, ont-elles perdu leur énergie naturelle et le sentiment de leur force. Avec une bouteille de wiskey, vous les feriez danser sur la tête.

Quand un trappeur a flairé dans la cabane d'un indigène quelques précieuses fourrures, il l'enivre, lui et toute sa famille, puis le dépouille et décampe.

Mais les indigènes prennent quelquefois leur revanche et ne laissent jamais échapper l'occasion de

se venger. Ils ne pardonnent jamais une tromperie ou un abus de confiance, et, dans leur désir de vengeance, ils font retomber la faute sur des innocents.

Le premier blanc qui leur tombe sous la main paie pour les autres. Un jour, un Canadien, ayant apporté parmi sa pacotille des miroirs assez joliment enluminés, les fit payer un prix exorbitant. Les sauvages, croyant faire une bonne affaire, donnèrent en échange de belles pelleteries ; mais ils surent bientôt à quoi s'en tenir, et le premier Canadien qui passa par le pays fut pillé et maltraité, et dut s'estimer heureux de ne pas être lapidé ou scalpé. Mais, pour un dont on a respecté la vie, combien ont été massacrés !

V.

Ces vastes solitudes, ces forêts aussi vieilles que le monde, ces clairières ou steppes couvertes de broussailles, ces marais d'où jaillissent d'innombrables touffes de roseaux et d'autres graminées aquatiques, ces rivières aux eaux sombres, noirâtres et sinistres, offrent des chasses magnifiques à ceux qui ont la passion de cet exercice. Mais devant une telle abondance de gibier on se lasse vite, on se dégoûte même de la chasse.

La gent volatile surtout y pullule et s'y propage avec une effrayante rapidité. On ne peut pas faire un pas sans se trouver devant des files de bécasses, de poules d'eau, des nuées de canards, d'oies, de cygnes, de pétrels, de goélands, de manchots et de cormorans, parmi lesquels se promènent majestueusement des hérons à aigrette ou des grues. Je ne tirais que sur les plus beaux sujets de la gent aquatique pour me faire une collection de sacs à tabac avec leurs pattes largement palmées. A l'endroit où nous nous étions arrêtés pour camper, la rivière répandait ses eaux et formait un marais d'une étendue assez considérable, couvert de roseaux et d'une foule d'herbages sous lesquels ces oiseaux établissent, par une circulation incessante, des galeries inextricables où ils nichent et pondent.

que le
orons-
tous-
s, ces
s, of-
pas-
dence
de la

opage
faire
asses,
le cy-
e cor-
euse-
tirais
pour
s pat-
nous
t ses
con-
erba-
une
es où



Fig. 17. — Marais.

Le gouverneur me vantait, depuis mon arrivée dans le pays, l'excellence des œufs de manchot, et je me promettais à la première occasion d'en faire une copieuse omelette.

« Tenez, Mathieu, » dit M. Asinoff, « je crois que dans ce marais vous trouverez assez d'œufs pour en emplir le povozook. Il y a peu de fond ; vous n'aurez de l'eau que jusqu'aux genoux, vous pouvez vous y hasarder sans crainte. »

Sur cet encouragement perfide, j'entrai dans les couloirs souterrains de ces forêts herbacées. Je n'y avais pas fait cinquante pas, que je me trouvai nez à bec avec des bataillons serrés de pingouins sortant de toutes parts et étonnés de cette visite inattendue. Il va sans dire que j'étais sans armes, je n'avais même pas de bâton. Je me figurais que ces animaux fuiraient à mon approche et me laisseraient enlever leurs œufs ; mais toutes les volées, criant comme des oies, se jetèrent sur moi avec une violence inouïe. J'en fus littéralement enveloppé et couvert ; je disparus sous un nuage de volatiles furieux, exaspérés, montant les uns sur les autres à l'aide de leurs moignons, se pressant en groupes serrés, m'allongeant des milliers de coups de bec, me déchirant, me déchiquetant de partout. Je ne pouvais faire usage de mes mains, occupées à me garantir le visage. Ma voix, étouffée par cette avalanche maudite, acharnée, ne pouvait parvenir jusqu'au povozook.

Au ramage assourdissant des manchots, le com-

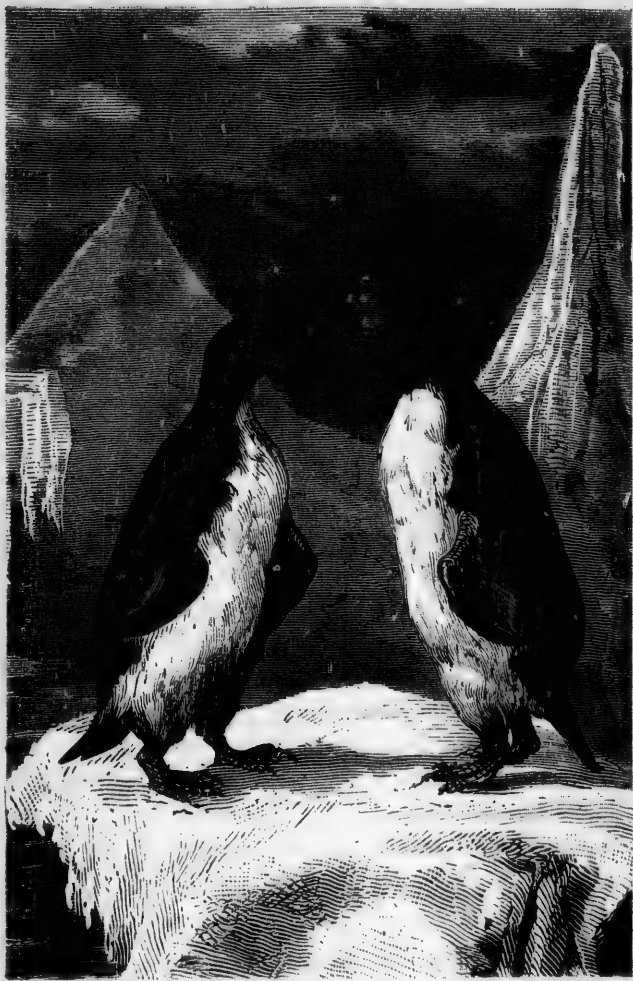


Fig. 18. — Pingouins.

mandant soupçonna ma position et fit tirer quatre ou cinq coups de fusil. Au bruit retentissant de la poudre, toutes ces vilaines bêtes se dispersèrent en un clin d'œil. Une fois dégagé, je ne songeai plus aux œufs, je battis en retraite.

« Eh bien, Mathieu, et les œufs et l'omelette ? » fit le colonel d'un air narquois.

« Que le ciel vous envoie toutes ses bénédictions...

— Merci pour vos souhaits, ça ne fait pas de mal ; mais vous ne rapportez rien ?

— Si ; je rapporte quelque chose, des noirs sur tous les membres.

— Bah ! ça vous servira de ventouses ; il n'y a pas de meilleur remède contre les rhumatismes.

— Je dois avoir le corps moucheté de pinçons comme un jaguar.

— Demain vous serez déguisé en sauvage. »

Le lendemain, j'eus une forte fièvre, et je dus rester couché.

On ne peut pas s'imaginer que ce volatile, un peu plus gros qu'un canard, ait un bec si vigoureux et dur : mon paletot et le haut de mon pantalon étaient littéralement criblés de trous.

Pendant que je me reposais, enveloppé dans deux couvertures, le povozook remontait la rivière, à l'aide d'une seule voile. Vers le soir, on jeta l'ancre au milieu de l'eau, et, vers le matin, le colonel me proposa de descendre à terre pour me distraire de

l'incident de la veille, en braconnant çà et là dans le voisinage de la rivière.

Le matelot Bérim était déjà parti avec son fusil pour aller à la recherche d'un gibier quelconque. Comme nous mettions le pied sur la berge, nous l'aperçûmes rapportant deux lièvres qu'il venait de tuer; puis il retourna dans les halliers sans vouloir attendre sa part du dîner.

« Je me charge de les arranger aux champignons, » dit le gouverneur, « et, puisque nous n'avons rien à faire, nous allons nous mettre en quête de ces comestibles. »

En nous promenant dans les broussailles, nous marchions sur d'innombrables groupes de champignons de toutes les couleurs, qu'en France je n'aurais pas osé toucher.

« Êtes-vous sûr qu'ils sont bons? » demandai-je avec inquiétude au colonel, que je voyais emplir son foulard de vingt espèces de ces cryptogames.

« Si j'en suis sûr? mais, dans mon pays, dès qu'un enfant commence à marcher, c'est la première chose qu'on lui apprend. Vous voyez cette espèce qui ressemble à une éponge par sa couleur et les dispositions des tissus? »

— Elle me paraît hideuse.

— C'est la meilleure. Je vous l'arrangerai au gratin; ce sera onctueux comme de la crème, et dans vingt ans vous en aurez encore le goût. Ne vous laissez pas impressionner par l'aspect: les champi-

gnons qui ont des propriétés dangereuses sont ceux qui revêtent les plus brillantes couleurs : par exemple, le rouge ponceau bordé de citrin est tellement vénéneux qu'il tue les mouches qui se posent dessus. Je me connais en cuisine et en gastronomie, et vous pouvez vous en rapporter à mon expérience. »

Nous passâmes trois heures à faire la cuisine en plein air.

L'âtre, placé derrière de gros blocs de granit aux couleurs sombres, mouchetés de noir, s'étendait en divers brasiers, sur lesquels s'élaboraient diverses sauces que le colonel soignait avec la gravité d'un chef émérite. Un fumet d'une délicatesse exquise s'échappait des petits chaudrons, suspendus à des trépieds faits avec des branches d'arbres.

Lorsque le dîner fut servi, le colonel me dit :

« Hein ? Mathieu, que dites-vous de mes champignons ? »

— J'avoue que pour ceux qui aiment ce légume le séjour de Sitka est un paradis...

— Si bien un paradis, mon cher, que je me suis amassé ici (je vous en fais la confidence) une tonne de petits lingots d'or et d'argent à envoyer des conserves de champignons en Chine et au Japon.

— Des lingots ! pourquoi pas de la monnaie ?

— Le lingot est la monnaie chinoise. Ces gens-là ne frappent de monnaie que des sols de toutes les grandeurs, depuis le format d'un centime jusqu'à celui d'une assiette. Le gouvernement du Cé-

ceux
em-
ment
sus.
vous
e en
anit
ten-
ient
gra-
esse
dus
am-
me
suis
anne
des
pon.
ens-
ites
jus-
Cé-

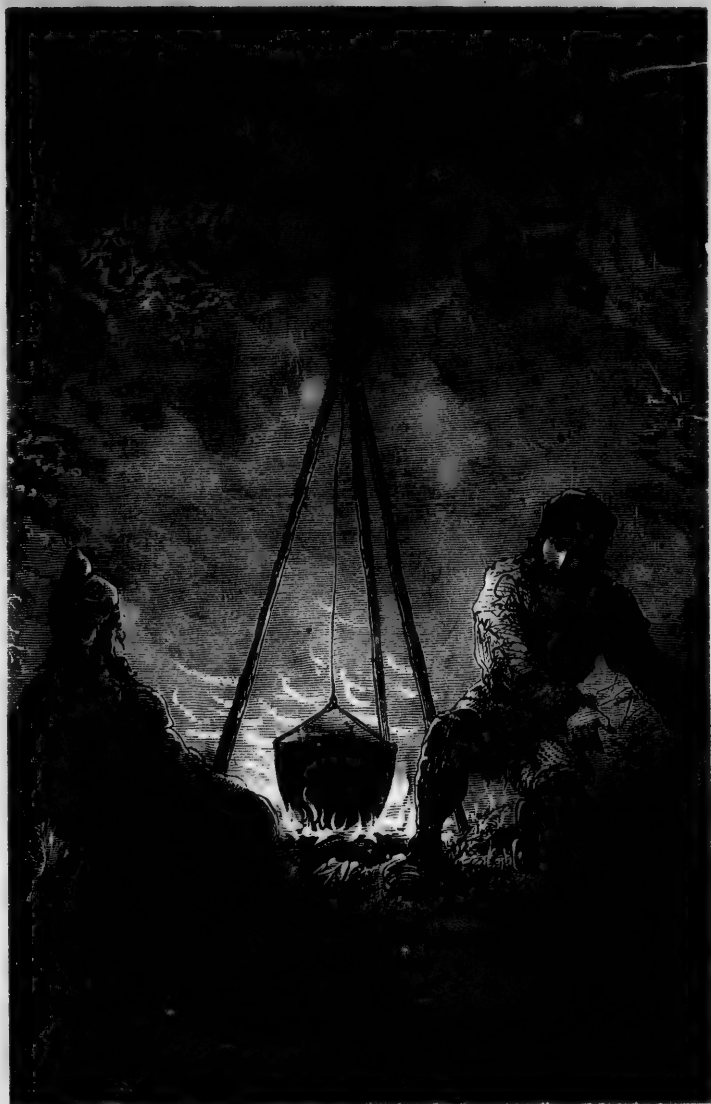


Fig. 19. — Nous passâmes trois heures à faire la cuisine en plein air.

leste Empire ne veut pas donner le goût de l'or et de l'argent à ses peuples. Quand un homme a douze sous dans sa poche, il en a suffisamment ; le poids l'écrase. Or j'intéresse les indigènes à s'occuper de la récolte de ce fruit de la terre. Je leur paie la corbeille une once de tabac ; cela n'est pas cher. Je fais sécher les uns, saler les autres, et saumurer ceux-ci ; j'expédie tout cela à mon compte, par barriques de 50 kilos sur les marchés japonais, d'où on les envoie en Chine. Si vous voulez me donner le secret de votre bouillon, je vous donnerai celui de mes conserves ; vous pourrez me faire concurrence et vous enrichir, car le champignon est aussi recherché dans l'empire du Milieu que les nids d'hirondelle. »

Après ce dîner champêtre, le colonel m'offrit une pipe d'une grande dimension ; il me donna à choisir entre tous ses chibouques de différents bois, merisier de la Perse, jasmin de Ceylan et pistachier d'Arabie, au bout desquelles on emmanche d'un côté un récipient en terre rouge de Turquie, et de l'autre un suçon d'ambre émaillé de divers dessins.

Et, tous deux, aspirant de larges et épaisses bouffées de tabac turc, nous nous acheminâmes vers un bois, à cinquante pas du rivage. Chemin faisant, nous discourions sur l'utilité de l'oignon dans la cuisine. Asinoff me parlait des essais qu'il avait faits pour arranger un lièvre de onze façons différentes. Sa conversation, toujours la même, avait pour but

de rechercher des moyens d'accommoder les mets de manière à varier le plus possible sa nourriture.

Comme nous approchions de la lisière d'un bouquet de sapins, une paire de coqs de bruyère, de leur vol lourd et bruyant, traversèrent les halliers et allèrent se poser dans le bois, de l'autre côté



Fig. 20. — Coq de bruyère.

d'un petit ravin pierreux sans autre végétation que des framboisiers, des *gouloubitza*, espèce de bruyère dont les fruits noirs sont semblables aux raisins, et que pour ce motif on appelle « raisin d'ours ». Le lit de ce ruisseau était entravé, sur une grande étendue, d'arbres déracinés et couchés pêle-mêle.

Aux troncs et aux branches de ces centenaires de la forêt, brisés par la foudre ou tombés de vétusté,

pendaient des mousses de toutes les couleurs, les unes fines comme des crins et en bouquets, les autres rameuses et formant des réseaux inextricables, mais toutes constellées de champignons infects.

Nous désirions franchir ce ravin.

Pour cela il nous fallait passer sur ces grands troncs branchus.

Au milieu de notre traversée, un grognement sourd et prolongé se fit entendre.

Le colonel s'arrêta court et s'écria :

« Un ours ! Il y a un ours dans ce fouillis. Prenons garde... nous sommes sans armes. »

Et au même instant un ours fauve, de la taille d'un ânon, probablement en train de sucer la gomme aromatique de certains pins résineux, sortit d'un amas de broussailles sous lequel il était remisé. Il se tourna vers nous et nous regarda de ses petits yeux obliques, en nous montrant une gueule caverneuse, béante d'horreur, hérissée de crocs superbes.

« Il a de jolies dents, cet animal, » dis-je à mon compagnon, qui n'avait pas l'air absolument flatté de cette rencontre. « Voyez donc comme les longs poils de ses moustaches se redressent, et comme ses petits yeux jaillissent de convoitise hors de la tête !

— Si vous aviez fait connaissance avec sa mâchoire, vous seriez moins flatté de lui voir de si près des dents si belles, » me répondit-il en faisant une grimace significative.

Nous restâmes immobiles un instant, moins de



Fig. 21. — L'ours fauve.

frayeur qu'indécis du parti que nous allions prendre pour échapper à cette grosse bête, assise sur ses hanches, et qui semblait aussi, de son côté, se demander ce qu'elle allait faire. Cette incertitude du fauve devant l'homme est naturelle à tous les animaux féroces.

« Son observation indiscreète et malveillante me gêne, » fit le commandant, qui avait laissé tomber sa longue pipe. « Tâchons de repasser le ravin et de lui montrer nos talons ; c'est un rude adversaire que ce monsieur-là. »

Comme nous allions mettre le pied sur les premiers troncs, l'ours, qui n'était qu'à six ou huit pas de mon compagnon, se redressa vivement et vint en deux bonds le prendre par la nuque ; tous deux roulèrent sur le sol, l'homme dessous, la bête dessus.

Le gouverneur, écrasé par le poids de son ennemi, hurlait comme s'il avait eu le corps pris dans l'avaloire d'un crocodile, vociférait, appelait au secours.

Je ne pouvais l'abandonner, et ne savais quelle arme employer pour faire lâcher prise à l'animal. Ma première pensée fut de m'emparer d'une branche d'arbre pour m'en faire un assommoir. Pendant que je m'escrimais de mon mieux pour aller à son secours, deux coups de fusil retentirent coup sur coup. L'animal, blessé mortellement, se redressa, bascula et retomba sur le dos en entraînant Asinoff, resté accroché par la cravate à ses griffes crispées, et qu'il enleva en l'air en le secouant comme un chien eût fait d'un paquet de chiffons.

Bérin, parti depuis le matin pour la chasse, nous ayant vus nous diriger vers la forêt, s'était rapproché de notre côté. En entendant les cris du commandant, il était accouru et avait lâché ses deux coups sur l'animal, au risque de tuer l'homme. Nous nous hâtâmes de couper la cravate ; il était temps, car le pauvre colonel bleuissait.

L'ours était gros comme un marsouin, et ne pesait pas moins de 150 kilos, fourrure comprise.

« En voilà une bête qui n'avait pas de rhumatismes dans les membres ! Sans vous, Bérin, je passais dans l'autre monde, étranglé comme un écureuil dans un piège.

— Vous parliez ce matin de me faire goûter d'une patte d'ours.

— Oui, mais pas d'une griffe. Je dois avoir le dos zébré, » ajouta-t-il en respirant avec effort. « Passez-moi donc votre gourde, Bérin, que je rétablisse l'équilibre dans mes sens. »

Dès qu'il eut rétabli l'équilibre de ses sens, nous retournâmes au povozook, d'où il envoya un indigène pour enlever la peau de la bête et en rapporter les meilleures parties. Lorsque ce dernier fut de retour, on utilisa les brasiers pour faire cuire les pattes, qui servirent à notre souper. On les dégagea de la graisse, qui n'est bonne qu'à brûler. La chair de l'ours est tout aussi délicate que celle de l'élan ou du renne ; mais les pattes, dont on dit tant de merveilles, ne me parurent pas répondre à la réputation qu'on leur a

faite. Il est vrai que nous étions en été, et que ce n'est qu'au sortir de l'hiver qu'elles sont enveloppées de cette couche de graisse si recherchée des amateurs.

Nous continuâmes de remonter ainsi le cours de la rivière en causant et pêchant. Le troisième jour, vers les dix heures du matin, nous rencontrâmes un groupe d'indigènes ressemblant assez par leur accoutrement à des Esquimaux. Ils relevaient des trappes à castor et des lignes à morse.

« Voilà une bonne fortune, » exclama le commandant. « Nous allons nous servir de ces gens-là pour pénétrer au-dessus des rapides qui sont à une dizaine de milles d'ici. Essayons de nous les attacher. »

Il prit une bouteille et un verre, et leur offrit du rack. A la vue de la bouteille, ils s'enhardirent à accoster le navire. Après avoir bu, voyant le commandant puiser dans sa tabatière, ils lui demandèrent d'y plonger leurs doigts.

« Avec plaisir, » leur répondit-il en français, comme si ces malheureux eussent connu cette langue. « Très volontiers, mes bons amis; prenez, prenez. »

Hommes, femmes et enfants aspirèrent de larges pinces de tabac, et aussitôt tous éternuèrent avec une telle violence que la plupart d'entre eux se cognèrent le nez sur les parapets du povozook où ils s'appuyaient. Ils crurent qu'on les avait ensorcelés, et demandèrent à s'en aller. Cependant ils ne tinrent

pas contre des colliers de verroterie, des foulards de coton, des boutons de métal et des hameçons en laiton ; ils promirent de revenir le lendemain.

En effet, fidèles à leur promesse, nous les vîmes revenir à l'heure convenue ; ils étaient accompagnés d'une légion de chiens de la race que nous appelons *loubet*, mais plus grosse, avec une figure de loup, une queue en trompette, l'œil éveillé, l'oreille dressée en avant, et le cou fourré comme la crinière d'un lion. Le commandant leur offrit de nouveau sa tabatière ; tous s'en éloignèrent comme d'un objet ensorcelé.

VI.

Le tableau que nous offraient les îles, les îlots et les berges du fleuve, bordés d'une ceinture de grosses graminées, de glaïeuls bleus et de buissons, ne manquait pas de majesté ni de grandeur. Des flocons de neige glacée fermaient encore les fissures des roches éparses le long des berges. Ces derniers lambeaux de vêtements d'hiver d'une contrée ensevelie sous une épaisse couche de neige, pendant près de huit mois de l'année, tranchaient sur le paysage comme les pièces disparates d'un habit d'arlequin. Et si vous placez au milieu du paysage désert, constellé çà et là de roches sombres, moussues, biscornues, des légions de canards, de damiers fouillant les rives du fleuve, ce groupe d'indigènes dans un costume étrange, inouï, fantastique à vous donner le cauchemar, vous aurez une idée incomplète du lieu où nous étions.

Les Kolouches de Sitka, que nous avions emmenés comme interprètes, demandèrent aux Indiens si la contrée était giboyeuse et les daims nombreux. Ils répondirent qu'ils attendaient d'un jour à l'autre le passage des rennes, et que les renards, les loups et les ours étaient, depuis la débâcle, occupés à ramasser le poisson mort sur le sable de la rive.

Je ne comprenais pas ce qu'ils appelaient le passage des rennes. Le gouverneur m'en donna l'explication.

Le renne est un animal émigrant, comme le rossignol, les hirondelles et les cailles, et les populations de cette contrée comptent, pour leurs provisions d'hiver, sur le passage périodique de ces quadrupèdes. Ils sont très attentifs à surveiller leurs migrations, qui ont lieu deux fois par an, au printemps et en automne, et qui sont pour eux une question de famine ou d'abondance.

C'est une bête précieuse que le renne. Comme dans le buffle, tout est utile. Avec la peau l'on fait de bons vêtements et de bons couchers, solides et chauds ; les os à moelle sont gardés précieusement pour les temps de disette, les autres se brûlent, et les matières grasses qu'ils contiennent donnent une flamme, fumeuse, il est vrai, mais ardente et vive, et dans un pays où le bois n'est pas commun, c'est une bonne ressource.

Le passage d'automne est le plus important. Les rennes descendent alors des steppes moussues des régions polaires ; ils sont assez gras, leur chair est délicate ; la plupart des femelles sont laitières, et la peau, prenant sa fourrure d'hiver, est plus épaisse, plus moelleuse et plus chaude.

Le nombre de rennes qui émigrent chaque année dans les parages où nous sommes (sur les bords de la Medvedzy) peut s'élever, au dire des indigènes, à une vingtaine de mille. Dans leur marche, ils se fractionnent par groupes de 7 à 800, quelquefois plus, qui s'étendent comme un épais et long cordon sur une largeur de trois à quatre lieues, afin de pouvoir

pâturer plus à l'aise. Leur route, pour descendre des contrées boréales ou pour y remonter, n'est pas toujours la même; mais ils s'éloignent peu du canton qu'ils ont l'habitude de traverser. Pas plus que l'hirondelle, rien ne les arrête; poussés par l'instinct et l'impérieux besoin de se nourrir, ils traversent tous les obstacles, rivières, lacs, torrents, rapides.

Aux époques du passage, les indigènes se réunissent par groupes, se postent sur les mamelons, les hauteurs, les rochers, les grands arbres du bord opposé de la rivière que ces animaux doivent franchir, et ils attendent des semaines entières, tapis ou rampant dans les grandes herbes. Quand enfin les éclaireurs se sont montrés, tous les postes se préviennent et se rassemblent pour épier tous les mouvements de cette immense caravane, qui se dirige, en se resserrant presque toujours, vers l'endroit où les berges s'abaissent en forme de gué.

« Nous approchons du moment du premier passage, » conclut le gouverneur; « si vous êtes curieux de le voir, et si vous voulez vous faire une collection de cornes et de peaux, il ne tient qu'à vous. C'est une chose qu'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie, à moins qu'on ne se fasse Esquimau ou Lapon. En Europe, il n'y a plus de rennes sauvages; en Sibérie, ils sont devenus rares. Munissons-nous chacun d'une lance; c'est plus sûr et plus expéditif que le fusil; chaque coup porte. Avec ces bêtes-là, pas toujours commodes, il faut avoir les armes à la main et

frapper d'un peu loin ; sinon, gare aux coups de corne et de sabot. »

Les Indiens prirent les devants. Avec leurs bodaries, maniés avec habileté, ils filaient trois lieues à l'heure. Bien que nous fussions favorisés par le cou-



Fig. 22. — Troupeau de rennes.

rant de la marée, notre povozook avait peine, toutes voiles dehors, à en faire plus de deux.

La contrée devenait de plus en plus stérile sur la rive droite. Sur celle de gauche, la végétation ne se montrait pas beaucoup plus riche ; mais de temps à autre nous dépassions quelques bouquets d'aunes, de maigres bouleaux, de sapins rabougris, de hêtres, des champs de framboisiers ; le reste était nu, semé

de roches surgissant du sol et de marais verdoyants, où s'ébattaient et barbotaient toutes espèces de bêtes aquatiques. On ne peut se faire en Europe aucune idée de la propagation des volatiles palmés dans le nord de l'Amérique et dans tous les cours d'eau polaires.

Le lendemain, vers quatre heures après midi, nous rencontrâmes des Indiens à la pointe d'un flot bordé de saules et de bois rouge; ils s'étaient arrêtés pour nous attendre et nous prier de ne pas remonter le fleuve plus haut.

A deux heures de marche plus avant était un gué où ils allaient se porter pour surveiller l'arrivée des rennes.

Notre povozook solidement amarré dans les souches de la berge, nous préparâmes des provisions pour suivre nos compagnons dans les bodaries qu'ils mirent à notre disposition. Nous emportâmes des couvertures pour nous faire un abri contre l'humidité et le froid piquant des nuits, autant que contre les insectes insupportables qui s'acharnent après l'homme.

Après sept jours d'attente, que nous employâmes à prendre du poisson à la ligne, des loutres et des castors au piège, et à chercher dans les roseaux des œufs de canard et de goéland, le fusil nous étant interdit, on signala enfin la tête de colonne des rennes à une lieue au-dessus de nous.

Nous rejoignîmes en toute hâte les indigènes, dont le nombre avait quadruplé. A cinq cents pas au-dessus du gué, ils se couchèrent sur leurs bodaries et se rangèrent l'un au-dessus de l'autre pour dissimuler leur

présence. De loin un bodarie ressemble à une bûche flottante. Quelques mâles se présentèrent d'abord sur la crête au-dessus et furent bientôt suivis de plusieurs autres. Tous, la tête droite, les oreilles dressées, examinèrent très attentivement la localité, puis descendirent sur le bord de l'eau. En ce moment nous entendîmes un piétinement continu, l'écho des sabots contre les pierres, le bruissement de cette multitude de bêtes serrées les unes contre les autres comme un troupeau de moutons ou de buffles poursuivis par un tigre ou un lion.

Dès que les éclaireurs se furent jetés à la nage, toute la bande s'y précipita derrière eux. Ce fut alors que les indigènes tombèrent comme un ouragan sur ces malheureuses bêtes, les uns se servant de piques courtes, les autres de lances à aiguillon en os de baleine, tous frappant à outrance. Le gouverneur et moi, suivant leur exemple, nous entrâmes dans les rangs, piquant à droite, piquant à gauche, silencieusement. Tous les coups portaient ; le sang jaillissait de toutes parts. On ne retirait son instrument du corps d'un renne que pour le plonger dans celui d'un autre.

« Frappez au ventre ou à la poitrine ! » me criait Asinoff ; « la blessure est toujours mortelle. » Et il me donnait l'exemple d'un acharnement voisin de la frénésie.

Les mâles les plus résolus se retournaient contre les hommes à coups de corne, de sabot, de dent et de tête ; et, dans les coups qu'ils portaient, ils cherchaient toujours à atteindre les yeux. Ils ne lâchaient prise

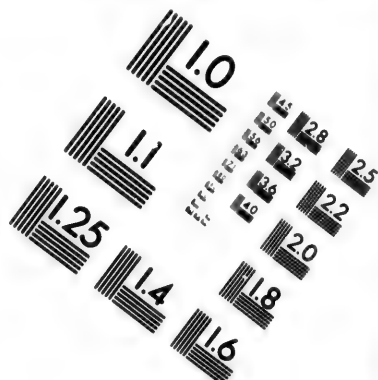
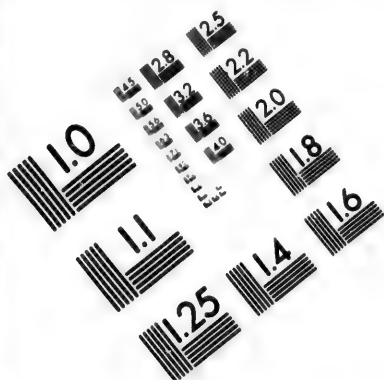
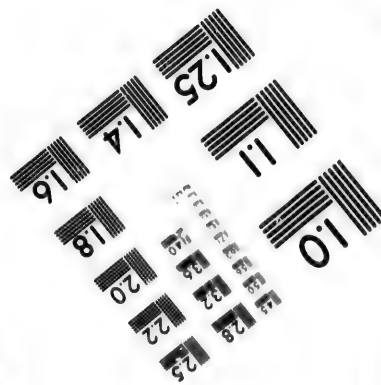
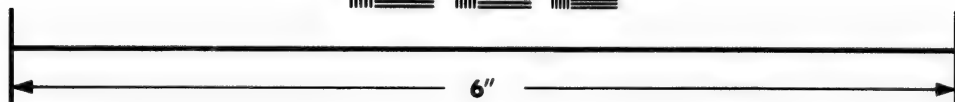
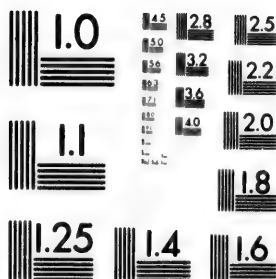


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 128
16 32
18 25
20 22
24

10
11

qu'en se sentant deux pieds de lame dans le corps.

Au milieu de cette foule pressée, accablée, hale-tante de peur et de rage, s'efforçant de gagner au plus vite la rive opposée, il nous était difficile de nous maintenir dans nos bodaries. Vingt fois je fus sur le point de tomber. Le gouverneur, soulevé par un renne qui avait entré ses cornes dans le dos de son paletot, hurlait comme un damné. Pour mieux se défendre, il prit son point d'appui sur mon embarcation ; il chavira et m'entraîna avec lui sous l'eau.

Certes, le bain n'était pas tiède, et je me dépêchai d'en sortir et de monter sur la berge. A peine y mettais-je le pied que mon compagnon, aidé par un indigène, parvenait à se mettre à califourchon sur l'embarcation et à rentrer dans sa case, au milieu d'une bagarre qu'il faudrait photographier instantanément pour en saisir l'ensemble. J'eus la malencontreuse idée, pour me réchauffer, de courir après les blessés qui gagnaient la plaine. L'un d'eux se retourna contre moi et me lança un coup de tête qui me fit culbuter trois ou quatre fois sur moi-même. Lorsque je pus me remettre sur mes jambes, je remontai vers ma tente pour me changer, et je revins aussitôt me poster sur la berge, à l'abri des mauvais coups, et de là je contemplai ce spectacle étrange, ce carnage qui dura plus de trois heures.

Les hommes, épuisés de fatigue, ruisselaient autant de sueur que de sang. Néanmoins tous continuaient cette lutte atroce, ce massacre sans nom, car il s'a-

corps.
male-
an-
nous
ar le
enne
etot,
e, il
vira

chai
met-
in-
em-
une
nent
euse
essés
con-
llbu-
pus
ma
ster
à je
lura

cant
ient
s'a-



Fig. 23. — Le raton.

gissait pour eux d'assurer leur existence pendant tout le reste de l'année. Les morts flottaient, les blessés allaient à la dérive. D'autres blessés cherchaient à franchir la berge, et ceux qui y parvenaient allaient retomber d'épuisement à quelques centaines de pas du rivage. Le fleuve charriait des flocons de mousse rougeâtre produite par le mélange du sang et de l'eau. Plusieurs mâles, en cherchant à se défendre, ou en se précipitant les uns sur les autres pour échapper aux coups, embranchaient leurs ramures veloutées et ne pouvaient fuir ni nager.

Ce qui frappa le plus mon imagination dans ce tohu-bohu indescriptible, ce fut de voir ces hommes que nous regardions comme des sauvages conserver une présence d'esprit rare, et, tout en se secourant les uns les autres, ne frapper que les plus jeunes rennes ; ce fut encore de voir que, malgré les mugissements des mourants, malgré les cris et les hurlements des hommes et les aboiements des chiens, malgré le vacarme de cette effrayante boucherie, le passage ne discontinua pas une seconde. Les bêtes qui arrivaient sur la crête de la berge, et qui auraient pu décamper, allaient plus haut et plus bas tenter la traversée du fleuve, se précipitaient dans l'eau à corps perdu, stupidement, comme si elles avaient été poussées par une puissance invisible. Pas un individu de cette innombrable bande ne rebroussa chemin. Tous avançaient, pressés, alertes, comme une nuée de sauterelles que rien, ni l'eau ni le feu, ne peut arrêter. La rivière était littéra-

lem
10,
I
tive
mon
suiv
pén
I
l'ea
de
sur
les
du
I
nais
ils
qu'
les
rés
d'o
sec
clo
ma
su
co
pe
la

lement convertie dans toute sa largeur de plus de 10,000 rennes.

Durant le passage, les femmes ne restèrent pas inactives : elles se jetèrent à la nage pour remorquer les morts que le courant emportait vers la mer ; elles poursuivirent et achevèrent les blessés qui se traînaient péniblement dans la plaine, cherchant à s'éloigner.

Le passage terminé, on fixa tous les cadavres dans l'eau, où on les laissa jusqu'à ce qu'on fût en mesure de les dépouiller, d'en fumer la chair. Des postes de surveillance furent établis pour empêcher les loups, les renards et les oiseaux de proie de prendre leur part du festin.

Les indigènes de cette partie de l'Amérique ne connaissent pas la manière de saler. Avant de boucaner, ils enlèvent précieusement la langue et les os à moelle, qu'ils font sécher séparément : ce sont les morceaux les plus estimés et qui servent à fêter le retour au logis.

J'abandonnai les rennes qui me revenaient, ne me réservant qu'une dizaine de langues, une trentaine d'os à moelle pour faire du bouillon au capitaine Brisecôtes, et une vingtaine de paires de cornes, que j'ai clouées dans ma chambre et qui me servent de portemanteaux.

Nous redescendîmes la rivière par un bras plus au sud. Chemin faisant, nous abattîmes cinq ratons, connus en Europe sous le nom de hyénotes, et un petit ourson noir, qui, occupé à manger du poisson sur la rive, n'avait pas fait attention à notre povozook.

VII.

A notre retour à bord de *la Fanny*, Pierre Bérim, l'ancien chasseur d'Afrique, stimulé par l'excursion que nous venions de faire, demanda à quitter le navire. Il ne s'était engagé à bord que pour la traversée entre Dieppe et Sitka. Son projet, arrivé à la Nouvelle-Arkhangel, était de se lancer sur le continent américain et de s'y livrer au dur métier de trappeur. Il espérait s'aboucher avec quelques-uns des agents de la Compagnie des pelleteries du Canada, et se mettre à leur suite pour chasser le castor et la martre sur les affluents de l'Esclave, véritable labyrinthe de cours d'eau.

Le gouverneur eut beau lui représenter les difficultés et les dangers d'une pareille entreprise, il persista dans son projet. Rien ne l'arrêta : ni les espaces considérables qu'il aurait à parcourir seul dans des contrées inconnues ; ni la nécessité où il serait de se plier aux mœurs et aux goûts des indigènes, à bivouaquer en plein air, exposé à toutes sortes de vicissitudes ; ni la crainte de tomber entre les mains des tribus hostiles aux blancs, et des *Bois-Brûlés* (métis), plus féroces peut-être que les naturels. ni les tableaux effrayants qu'on lui fit des tortures qu'il aurait à endurer : les chaleurs torrides, les froids hyperboréens, jeûner souvent, souffrir la soif, la plus terrible des

souffrances, coucher sur la dure, manger du chien, du poisson pourri.

Bérin se résigna à tout. Il était jeune ; il n'avait pas trente ans. A cet âge, l'imagination est vive et prête à toute chose les plus brillantes couleurs ; il voyait des ours, des bisons, des perdrix, des élans, des cerfs, des daims, des castors, des zibelines, enfin toute la collection de gibiers que rêvent un braconnier et un trappeur.

Quelques jours avant le départ de Bérin, le gouverneur avait lui-même présidé avec soin au choix des pacotilles à emporter pour acheter la protection des indigènes ou comme moyens d'échange.

Mais, avant de le laisser partir, il nous réunit tous à dîner : le capitaine, Bérin, moi, notre lieutenant et quelques matelots.

Avant de se mettre à table, le gouverneur, pour retenir Bérin à Sitka, crut devoir lui faire une peinture assez sombre de la vie qui l'attendait dans les solitudes américaines, et il entama ce chapitre très sérieusement.

Bérin avait tout ce qu'il fallait pour faire un habile trappeur : des bras et des jambes souples et musclées comme celles d'un élan, une taille moyenne, des épaules larges et ossenses, une tête d'Hercule, ornée d'une barbe plantureuse, roussâtre et inculte, une chevelure de même couleur, touffue comme un buisson d'aubépiniers. Courageux, rempli de confiance, ayant comme tous ses compatriotes (il était Basque) une dose suffi-

sante de gasconnade pour égayer les compagnons qu'il rencontrerait.

Le tableau qu'on lui fit des dangers que court sans cesse un trappeur ne l'arrêta pas.

« Je suis résigné, » répondit-il, « à tous les accidents qui peuvent surgir dans une pareille entreprise : coucher sur la dure, sur la terre, passer les nuits en plein air, au chaud, au froid, à l'humidité des marais, manger de la viande et du poisson crus, des rats, des souris, des lézards, des sauterelles, etc., je me sou mets à tous ces régimes. J'ai fait la guerre d'Afrique pendant huit ans contre Abd-el-Kader. Je suis rompu aux fatigues, aux privations de toute nature. Si la vie de trappeur a ses dangers, elle a aussi ses attraits ; d'ailleurs, la continuité du péril amène à la longue l'indifférence, anéantit toute disposition à la peur. Puis, j'en ai assez de votre vie civilisée, où l'on traite les hommes plus mal que les bêtes. Vive le désert ! c'est l'asile primitif de la liberté. On y est affranchi des liens sociaux ; la vie y est calme, à l'abri des haines, des passions de l'envie, des persécutions, en un mot, de tout ce qui trouble l'homme. »

Le gouverneur répliqua :

« Dans ces déserts que vous dites être l'asile de la liberté primitive, vous devez vous tenir éternellement sur vos gardes le jour et la nuit. Là, Bérin, c'est la loi du plus fort ; vous ne pouvez compter que sur votre bras pour vous faire respecter et défendre votre bien. Si la vie sauvage a du bon, ce que je suis loin de con-

tester, elle a aussi son mauvais côté, et j'ai la faiblesse de préférer le gendarme qui veille sur moi, et mon droit de boire tranquillement du vin de ma cave et le fin moka que me fait ma cuisinière. Merci du plaisir de dormir chaque nuit la carabine armée et chargée sous la tête en guise de coussin ! »



Fig. 24. — Le caribou.

Le gouverneur Asinoff était au fond un honnête homme. La présence de Bérin à Arkhangel lui importait peu ; elle ne le gênait en aucune façon, et il n'avait nul besoin de ses services ; mais il était effrayé, parce qu'il connaissait par lui-même et par les agents de la Compagnie les dangers sérieux qu'il allait courir ; il mit en vain tout en œuvre pour le dissuader de ses projets.

Lorsqu'il le vit sur le point de partir, il lui recommanda de chasser principalement le castor, les martres, les élans caribous, les chevreuils, les ours, les *moyagues* (oies à cou court et à pattes très larges), en un mot, toutes les espèces de gibier à poil duveteux, et ajouta, avec une imperturbable gravité, des conseils sur la manière de préparer les peaux des uns, la chair des autres, et faire bouillir sa marmite. Il lui remit enfin un petit dictionnaire des mots kolouches les plus urgents pour se faire comprendre, et lui apprit à compter jusqu'à cent.

Le bateau de Bérin, solidement construit et aménagé avec intelligence, renfermait toute sa fortune : tous les ustensiles nécessaires pour un hivernage âpre et rigoureux, des provisions de chasse et de bouche. En le voyant partir, le commandant Asinoff lui dit : « Bérin, Dieu vous aide ! car vous courez au-devant d'une mort presque certaine. »

Le capitaine Brisecôtes me permit d'accompagner Bérin jusqu'à deux ou trois jours de marche. Un pilote russe, monté sur une chaloupe à voile, lui donna la remorque, et nous entrâmes dans la Miednoï, à travers d'innombrables archipels au-dessous du mont Saint-Élie, et que Pierre Bérin devait remonter jusqu'à la cataracte, une vingtaine de jours de navigation au-dessus de l'embouchure.

Les premiers jours, tout alla bien. Nous dépassâmes plusieurs petits cours d'eau rougeâtre, presque dormants, couverts de nénufars en fleur dont les larges

feuilles couvraient les bords. Le soir, nous amarrions nos pirogues à la berge, et nous élevions à la hâte un gourbi en branchages, sous lequel, enveloppés dans nos couvertures, nous dormions à l'abri des myriades de cousins, qui sont, dans ces contrées, un tourment d'enfer pour les Européens.

Nous fûmes bien quelquefois inquiétés par les ours

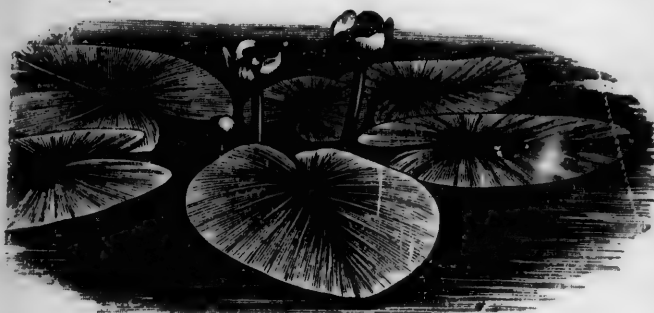


Fig. 25. — Nénufar jaune.

et les loups, mais nos armes eurent raison de ces troubles-fête. Le quatrième jour, nous arrivions dans la contrée où l'on commence à redouter les Indiens. C'était au delà que le pauvre Bérin allait hiverner, commencer cette vie de solitaire, et éprouver les premières difficultés. Il avait emmené avec lui une femme indigène, qui paraissait lui être très dévouée et de laquelle il attendait de grands services ; puis une dizaine de chiens, un traîneau pour transporter son petit

bagage au delà des montagnes, et gagner le fort de Drève, sur un affluent de l'Esclave, où il espérait rencontrer des compagnons,

Nous le quittâmes.

Le pilote lança sa chaloupe à l'eau, se plaça dans le premier compartiment, moi dans le second, après avoir serré chaleureusement la main de mon compagnon, lui souhaitant bon voyage et... au revoir !

VIII.

Bérin devait désormais poursuivre seul, avec l'Indienne, sa route vers les montagnes Rocheuses. Ils remontèrent tantôt à la rame ; tantôt à la cordelle, quand la stérilité des berges le permettait ; quelquefois à la voile, quand le vent soufflait de l'ouest ; tantôt en poussant le bateau à l'aide d'une longue perche, genre d'exercice fort pénible pour ceux qui n'y sont pas habitués. La femme l'aidait vaillamment dans ce travail incessant et n'y épargnait pas ses forces et son énergie.

Le vingt-troisième jour de la navigation, Bérin se rencontrait avec la première difficulté, c'est-à-dire avec les rapides dont sont semées toutes les rivières de cette partie de l'Amérique, et en général la plus grande partie des cours d'eau entre le cercle polaire et le pôle. Impossible de les franchir ! Laissant son bateau à la garde de l'Indienne, à laquelle il avait appris à manier militairement un fusil, et armé lui-même jusqu'aux dents, il escalada les rives pour juger de l'étendue des rapides : ils avaient quatre milles de portage et étaient coupés d'effroyables abîmes, c'est-à-dire que pendant plus d'une lieue il fallait transporter à dos d'homme, un à un, tous les ballots jusqu'au haut des courants, puis ensuite y traîner de

même le bateau, le mettre à flot, le recharger et continuer la navigation. C'était une rude besogne que celle-là pour un homme seul, quelque fort qu'il fût ; Bérim y renonça.

Cette rivière s'enfonçait dans un défilé tortueux et sombre. De chaque côté s'élevaient des murailles escarpées de granit grisâtre, moucheté de vastes plaques noires et rouges, et surplombant par le sommet. Dans les déchirures et les trous des rochers poussaient des cèdres, des sapins, des merisiers énormes, des bouleaux, comme suspendus sur l'abîme. L'endroit était propre à cabaner. Il commença ce que les Américains appellent une hutte de chasse, de quinze pas de long sur cinq de large, avec des troncs de jeunes sapins qu'il accumula les uns sur les autres.

Ce cours d'eau, de cent pas de largeur environ, fuyait en zigzag dans la plaine, entre deux ceintures de chênes, d'ormeaux, de châtaigniers, de noyers, de pommiers, de poiriers, de sorbiers et de treilles sauvages, dont les fruit ne rappelaient ceux d'Europe que par leur couleur, leurs formes lilliputiennes, et non par leur saveur et leur goût sucré.

Les cascates du défilé regorgeaient de saumons qui, le matin, un peu après le lever du soleil, sautaient de roche en roche, et que d'énormes et sales vautours, aux plumes déguenillées, guettaient au passage. Le pays était giboyeux : le sol en portait partout des traces nombreuses et variées.

Quand sa cabane fut terminée et close de manière

et con-
ne que
il fût ;

neux et
lles es-
es pla-
mmet.
ssaient
es, des
endroit
Amé-
aze pas
jeunes

viron,
ntures
ers, de
sauva-
pe que
et non

umons
taient
tours,
re. Le
es tra-

anière

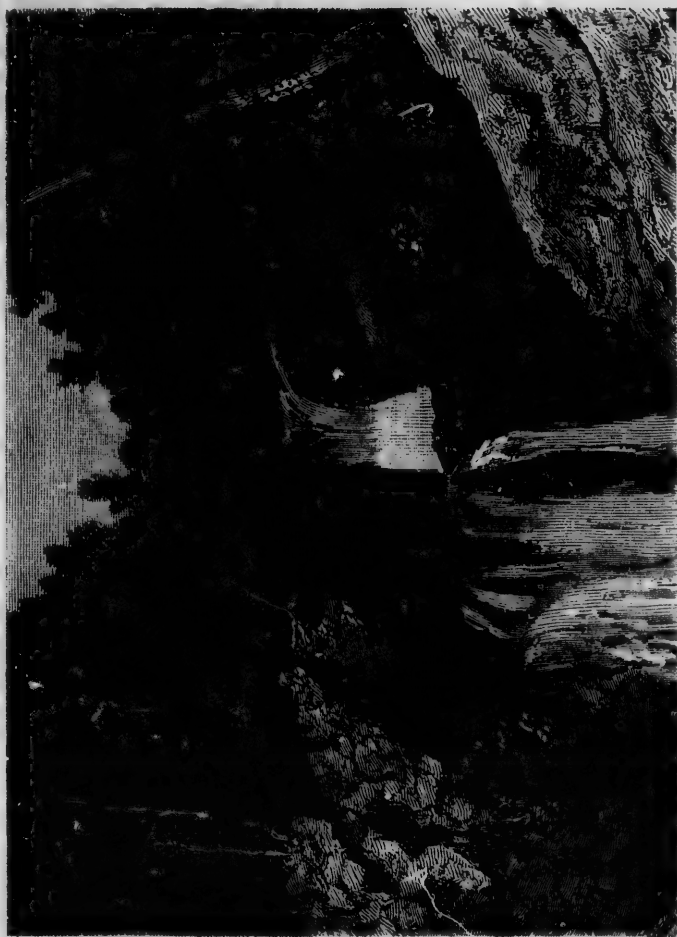


Fig. 26. — Cascade.

à opposer une résistance suffisante aux ouragans, aux bêtes féroces, aussi bien qu'aux indigènes isolés qui viendraient à la découvrir, il songea en homme prudent à en garnir les murailles intérieures de pièces de venaison boucanées et fumées, et de poissons séchés, afin de se mettre à l'abri de la famine pendant l'hiver, dont l'approche se faisait déjà sentir.

Durant les fréquentes et quelquefois longues excursions de son maître, l'Indienne s'occupait à faire des corbeilles, des paniers avec des fils d'ortie, des écorces de saule et de bouleau, ouvrages d'une grande finesse d'exécution et d'un tissu si serré qu'ils pouvaient conserver l'eau pendant des jours entiers; puis à préparer avec une merveilleuse adresse les peaux d'élan, qu'elle émaillait de figures bizarres de toutes formes et couleurs, pour en faire des blouses et des jaquettes.

Le soir, après le souper, lorsque le brasier était ranimé par un monceau de branchages de sapin qui devaient éclairer le foyer toute la nuit, Bérin donnait des leçons d'armes et de français à sa compagne.

Des froids d'une rudesse extrême vinrent interrompre ses courses.

Les mauvais jours continuèrent. La neige, le grésil, la pluie tombaient alternativement par rafales; les vents d'ouest faisaient rage et soufflaient par bouffées d'ouragan. De ce côté des montagnes Rocheuses, les tempêtes sont terribles. La neige coiffait les montagnes des alentours; la glace couvrait les

rivières et les lacs ; le gibier se tenait caché dans le^s plus épais fourrés ; le poisson, comme engourdi par une température moscovite, se tenait coi au fond de l'eau et ne se prenait ni à la lueur des flambeaux de pin, ni aux lignes tendues dans les trous creusés dans la glace par le trappeur. Les provisions s'épuisaient.

Bientôt Bérim et l'Indienne n'eurent plus rien à se mettre sous la dent. La faim brûlait leurs entrailles : ils n'avaient pour l'apaiser, ou plutôt l'amuser, que la perspective d'une pêche ou d'une chasse heureuse, perspective qui se renouvelait à peu près chaque jour. Quand il ne rapportait rien, il rentrait d'un pas de tortue. Le malheureux en était réduit à chercher sous la neige des petites baies rouges assez farineuses, que les Russes appellent *kloukoys*, ressemblant à de grosses cenelles rouges, et, aux alentours de sa cabane, les os décharnés des animaux tués et mangés, pour en faire, avec la moelle, un maigre bouillon.

Affaibli par la souffrance et la faim, vivant depuis plus d'une semaine de lanières d'une vieille peau d'élan qui lui servait de porte, il tomba sérieusement malade. Sous l'empire de la fièvre, son imagination festonnait des images tantôt sinistres, dévergondées, tantôt fleuries et gaies. Il se voyait dans un désert horrible, sans un atome d'herbe, où les arbres étaient pétrifiés. Devant sa cabane défilaient des processions interminables de squelettes d'élans, de cerfs, d'ours,

de castors, de bisons, etc.; toutes ces charpentes osseuses portaient sur elles les lances, les balles qui les avaient blessées mortellement ou tuées raides. Les unes avaient une jambe de moins, disloquée ou cassée; les autres, des ailes ou des côtes brisées; celles-ci, l'épine dorsale rompue; celles-là, le crâne enlevé; toutes couraient, sautaient, gambadaient ou marchaient sur leurs tibias décharnés, poursuivant avec furie des chasseurs écrasés d'obésité, sans armes, qu'ils foulaient sous leurs pieds, qu'ils perforaient de leurs cornes, mordaient avec rage, en poussant des cris, des hurlements, des mugissements féroces, que les échos répétaient à l'infini et qui emplissaient l'air d'un vacarme infernal.

Un instant après, le cauchemar changeait de couleurs et d'allure, comme un kaléidoscope que l'on roule dans ses doigts. L'imagination de Bérim le transportait au milieu d'une grasse et verdoyante vallée, arrosée par des ruisseaux dont l'eau limpide murmurait doucement en glissant sur des lits de gazon et de pierres moussues, un Éden fleuri, un vrai paradis de chasseur. Tous les animaux de l'Amérique du Nord y paissaient en liberté, tranquillement, comme au temps de l'âge d'or. Tous les arbres, d'une splendide végétation, portant des fruits somptueux, des fleurs magnifiques, étaient couverts d'oiseaux au brillant plumage; dans les buissons voltigeaient des bécasses, des coqs de bruyère dodus; sur l'herbe, constellée de myriades de fleurs étranges, se promenaient

des perdrix et des faisans; sur les rivières et les lacs glissaient des flottes d'oiseaux aquatiques et de poissons. Il voulait courir après, et il se sentait cloué au sol; il tirait sur ces troupes de gibier, et son fusil faisait long feu comme une fusée. Il faut avoir enduré la faim et la soif, bu de l'eau pourrie du désert, mangé des serpents, des charognes, usé ses dents sur le cuir et les semelles de ses bottes, pour comprendre quelles délicieuses sensations peut faire éprouver cette fantastique apparition et ce supplice infernal que les Grecs nous ont représenté par l'histoire de Tantale.

Au jour, la fièvre cessa un peu, il se leva chancelant, brisé de fatigue, et alla en se traînant visiter ses hameçons et ses trappes; il n'y trouva rien. Sa position devenait de plus en plus terrible. L'hiver ne paraissait pas devoir finir, bien qu'on fût déjà au mois de mars; le froid semblait redoubler d'intensité et de violence. La mort la plus hideuse se présentait à son esprit. A moins d'un miracle du ciel, il ne voyait pas comment il sortirait de là. Il passait les jours accroupi à côté de son feu, la tête dans ses deux mains, les coudes appuyés sur les genoux, et l'esprit plongé dans les plus sombres réflexions.

Un matin, n'y pouvant plus tenir, il sortit. Sa faiblesse était si grande qu'il tomba épuisé à quelques pas de sa cabane. « C'en est fait, pensa-t-il, je ne reverrai pas le coucher du soleil. » Tout aussitôt il se vit entouré d'une nuée de corbeaux, qui croassaient

en tournoyant au-dessus de sa tête; cette nuée de hideux fossoyeurs s'abattit sur les branches des arbres et vint se poser sur les buissons les plus voisins; quelques-uns, plus hardis, s'approchaient de lui en marchant; tous, il le voyait bien, s'apprêtaient à le déchiqueter, à le ronger. Ils attendaient qu'il ne fit plus de mouvement pour commencer leur festin, ou que l'un d'eux eût fait la première brèche, du bec et de l'ongle, sur le moribond.

Le froid gagnait ses membres, qu'il pouvait à peine faire mouvoir. Il était sans voix, et d'ailleurs il n'eût pas eu la force d'appeler l'Indienne à son secours : la pauvre femme ne pouvait soulever elle-même sa tête. L'imminence du danger lui rendit un peu de force et d'énergie; il fit un suprême effort, et, en se levant, il aperçut, à cinquante pas devant lui, un vieil ours éclopé et n'en pouvant plus.

Bérin crut rêver; sa propre vie et celle de sa compagne dépendaient de son coup. Il se coucha dans les herbes, rampa laborieusement comme un serpent derrière les buissons pour se rapprocher le plus près possible de la bête et se donner toutes les chances pour l'atteindre. Il épaula sa carabine sur le buisson et fit feu; l'animal tomba raide mort.

Ranimé par l'espérance, il se mit à dépouiller, à dépecer la bête et en transporta les débris à la hutte. Puis l'Indienne et lui se régalerent sans raison, durant tout le jour, de chair d'ours, quoiqu'elle fût dure et coriace.



Fig. 27. — Bégin à l'affût de l'ours.

La joie lui revint au cœur et les forces dans les membres. Les jours suivants, il alla à la chasse et en rapporta des renards et des élans, dont il fuma la chair. Les peaux servirent à remplacer en partie la porte qu'il avait mangée en détail et en lanières. Devant un tel amas de victuailles plus que suffisant pour attendre les beaux jours, il se crut au terme de ses fatigues : il ne pensait plus qu'à rôtir, bouillir, fricasser sa venaison ; qu'à festoyer joyeusement ; qu'à se reposer, à se dorloter au coin du feu ; qu'à manger et dormir ; quelquefois à aller lever des lignes et visiter des trappes.

Les dépouilles de toutes ces pièces de gibier firent un coucher moelleux. Avec celles des élans, l'Indienne fit à son maître, à la lueur du brasier, pendant les soirées polaires, des *torbasses* (chemises, blouses), dont elle agrémenta les coutures de fil de rassade en guise de galons. Sous ce fantastique accoutrement, Bérim avait plutôt l'air d'un sorcier sibérien que d'un homme baptisé. Son temps se passait assez régulièrement entre la pêche et les courses à travers le pays, très accidenté. La vie matérielle était facile. Il n'avait pas, tant s'en faut, une existence de sybarite, mais il trouvait autour de lui ce qui lui était nécessaire. Au moment de la ponte des canards, des oies, des eiders, des pingouins, il recueillait des œufs par milliers, qu'il conservait dans la glaise délayée, à défaut de chaux.

Ses caches renfermaient déjà une certaine quantité

de
gne
mal
le p
en
les
dor
mil
cou

de grosses fourrures et de viandes boucanées, soigneusement fermées et dissimulées aux yeux des plus malins. Tranquille de ce côté, Bérin mit à exécution le projet qu'il caressait depuis longtemps de se mettre en route pour les hauts cours d'eau où se tiennent les castors, auxquels il faut ou des lacs peu profonds, dont le niveau varie peu, ou de forts ruisseaux, au milieu d'étroites prairies, dont ils puissent barrer le cours.

IX.

Après huit ou dix jours de marches pénibles à travers mille obstacles, des roches bicornues à franchir, des futaies embroussaillées, encombrées d'arbres pourris, des fouillis de bois, de lianes à débayer, des clairières couvertes de mousse où il enfonçait jusqu'à mi-jambes, notre trappeur arriva enfin dans une vallée étroite, dont toute la largeur semblait être barée par une muraille naturelle, du haut de laquelle l'eau tombait çà et là en rigoles. Un instant il crut à la rencontre d'une cascade, comme il y en a tant dans ces parages polaires semés de rapides, de petits flots glaiseux, où croissait une ceinture de saules blancs.

Bérin rencontrait enfin une colonie de castors, devant laquelle il resta muet, abasourdi d'étonnement et d'admiration. Sa stupéfaction fut plus grande encore lorsqu'il fut au pied de cet ouvrage colossal, qui n'avait pas moins de cent cinquante pas de longueur, deux d'épaisseur et près de deux mètres de hauteur. Il ne pouvait s'imaginer que ce fût là le travail d'un petit quadrupède à peine gros comme un lièvre et n'ayant à son service que trois outils, que la nature lui a donnés : ses pattes de devant, non palmées, armées d'ongles pointus et solides ; celles de derrière,

palmees pour nager, ramer et plonger ; et des dents solides, trapues et tranchantes.

C'est à l'abri de cette prodigieuse construction, qui prend quelquefois les proportions fabuleuses d'un mur de forteresse, que ces amphibiens, de la famille



Fig. 28. — Castor.

des rongeurs, bâtissent leur phalanstère, invariablement composé d'une série de pavillons ayant la forme d'une cuve de vigneron, et dont le toit est renflé en forme de dôme, comme le marabout arabe. Chaque cabane a plusieurs étages ; les plafonds et les planchers sont percés d'un trou, de façon à permettre le passage d'une pièce dans l'autre, selon que l'eau baisse ou s'élève. Ces chambres sont voûtées, cloison-

nées et revêtues d'un crépi argileux, qui acquiert la dureté du caillou. Le castor connaissait, avant les ingénieurs, l'emploi et la propriété de la chaux hydraulique.

Ces amphibiens ne hantent que les hauts cours des petites rivières traversant des prairies; on en voit rarement plus bas. Les barrages qu'ils construisent n'ont d'autre but que d'inonder les étroites vallées pour y emménager du poisson et pêcher à leur aise; on ne saurait faire deux lieues en remontant ces cours d'eau sans rencontrer d'autres digues, toutes bâties sur le même modèle.

Quand l'étang formé par ce barrage ne peut plus contenir de nouvelles demeures sans compromettre les moyens d'existence et la sécurité de la colonie, le castor, comme l'abeille, chasse ses petits du toit paternel dès qu'ils sont en âge de construire une digue et une cabane.

La localité trouvée, l'emplacement choisi avec une rare intelligence, on se met à la besogne. Dix, douze castors, rangés, serrés autour d'un arbre, — le plus gros est le meilleur, — attendent leurs rudes et tranchantes mâchoires à la base du tronc et le rongent du côté où il doit tomber. Leurs dents taillées en biseau ont, plus vite qu'on ne pense, raison de ces graves centenaires des vieilles forêts américaines. Ce n'est pas là, ainsi qu'on le pourrait croire, la plus grande difficulté de la besogne : en quelques heures l'arbre sera scié. Mais cet arbre ne doit pas tomber

au hasard, et sa chute, pour qu'elle vienne encombrer le cours d'eau, doit être surveillée avec soin. Ici commence le travail d'imagination du castor. La direction du vent est examinée, et si le courant d'air vient à changer pendant l'opération, le travail est suspendu. L'arbre rongé, coupé aux trois quarts, les ouvriers attendent. Dès que le vent se montre propice, les dents mordent et déchirent avec ardeur les dernières couches concentriques du bois, et l'arbre vacille, penche, craque, tombe avec fracas.

L'animal est fort méfiant ; des sentinelles, placées sur plusieurs lignes, forment une ceinture autour des travailleurs, veillant à la sûreté commune ; au premier cri d'alarme, toute la gent amphibie se jette à l'eau et va, comme les grenouilles, se cacher dans les roselières, n'ayant que le nez dehors.

L'arbre tombé forme la première maille de la digue. Bientôt un second, puis un troisième, et jusqu'à six et quelquefois dix, viennent ajouter à l'épaisseur de l'obstacle qu'il s'agit d'élever.

Cela fait, c'est quelque chose sans doute ; mais il reste à consolider les extrémités des arbres qui vont servir d'épaulement principal, à combler les vides et le centre par des amas considérables de bûchettes, de branchages, de boue, de terre, de gravier. La tribu se divise en deux bandes. Pendant que l'une charpente, coupe des branches, les traîne à la rivière, les fait flotter, les plonge, les fixe dans l'eau, leur fait prendre la position et l'inclinaison qu'elles doivent

occuper, l'autre escouade fait le travail du maçon limousin, creuse, déblaie, gâche, masse, foule l'argile du voisinage avec les épis, des chatons de roseaux, fait du mortier solide, l'apporte, l'accumule là où il est jugé nécessaire. La besogne durera ce qu'elle durera, on ne la quittera que quand l'édifice protecteur sera irréprochable de construction et de solidité, qu'il aura l'épaisseur calculée à la résistance de la masse d'eau qu'il doit maintenir, résistance que le castor sait déterminer parfaitement sans le secours des mathématiques.

Les indigènes, superstitieux et crédules, racontent que, quand un membre de ces petites républiques trouble le repos public ou ne remplit pas convenablement ses devoirs de bon citoyen, les autres lui rongent le poil du dos et le chassent. Les castors ainsi pelés composent une espèce particulière, des *terriers*, qui vivent isolément et qui se rasent le poil du dos, sans intention, mais à force d'entrer dans leurs trous et d'en sortir.

Chaque cabane abrite plusieurs familles et possède un magasin où s'entassent des provisions d'écorces d'oseraies, de saule, de cotonnier, de bouleau, etc., leur nourriture d'hiver. La vie de ce petit animal est une perpétuelle occupation.

Le castor a la marche lente et difficile. L'étrange conformation de ses pattes indique assez qu'il est fait pour passer les trois quarts de son existence dans l'eau. Mais si la nature lui a refusé des moyens de locomotion,

tion plus rapides, elle lui a donné en échange des instruments puissants de natation, une ouïe d'une subtilité extrême, et de petits yeux de rat d'une grande portée. Son corps, cylindrique comme celui de la loutre, porte deux robes de couleur brune : l'une soyeuse, fine, épaisse comme le plus fin duvet ; l'autre plus rare, mais plus longue et luisante. Sa fourrure est la plus recherchée dans le commerce de la pelleterie. Quand elle pèse 2 kilos et qu'elle est irréprochable, elle se vend de 500 à 600 francs sur les marchés européens. Dans les bazars de la Perse et de Moscou, elle se sont vendues de nos jours jusqu'à 1,200 francs.

Les agents de la Compagnie du Canada et de la Compagnie russe se servent peu du fusil pour chasser le castor. Le plomb meurtrier avarie la fourrure, bien que les armes dont ils font usage soient d'un très petit calibre. Puis, dans ces solitudes parcourues par des fractions de tribus indigènes à la recherche du mieux, ou des maraudeurs à la piste d'un mauvais coup à faire, les échos multipliés de la poudre trahissent la présence du trappeur et effrayent le gibier. D'ailleurs, poudre et munitions sont d'autant plus à ménager qu'on est obligé, la plupart du temps, de tout transporter sur ses épaules et d'enfouir dans les caches ce qu'on récolte de plus précieux à mesure qu'on s'avance dans le pays. Bérim donnait la préférence à la trappe et au trébuchet. Les naturels se servent de la flèche. Cet instrument de mort, décoché avec une énergique adresse, va, silencieux,

clouer le crâne de l'animal et ne révèle pas au gibier la présence du chasseur.

Revenons à la cascade, ou plutôt à la digue des castors.

Depuis leur départ, le trappeur et l'Indienne n'avaient guère fait que deux lieues par jour. Chemin faisant, il leur avait fallu chasser pour vivre, et chaque fois cabaner à la hâte, tant bien que mal, pour s'abriter de la dent des bêtes fauves, et aussi des brouillards et de l'humidité, qui filtrent des douleurs et des rhumatismes à travers la peau.

La difficulté d'approcher des castors à portée du fusil était grande. Bérin se mit à l'affût. Mais, pour se poster de façon à dominer le barrage et l'étang, il eut fallu ramper un bon bout de chemin et répéter cet exercice plusieurs fois le jour. Des trappes eussent demandé trop de temps : la saison s'avancait, et Bérin avait hâte de se mettre à l'œuvre. Il consulta sa compagne, qui lui expliqua, dans son patois guttural, qu'il fallait mettre l'étang à sec. C'était lui conseiller de vider la rivière pour en prendre le poisson.

« Eh bien ! » répliqua-t-il de sa voix la plus rogne, « c'est toi que je charge de cette besogne, entends-tu ? et je te donne huit jours pour la mener à bonne fin. »

Suivant son habitude, elle ne répondit rien à son chef de file ; il l'avait, du reste, façonnée militairement à l'obéissance la plus passive. Avant de com-

mencer ce travail, elle alluma son calumet à pierre rouge, et, le tuyau tendu vers les castors, elle leur en-



Fig. 29. — Colonie de castors.

voya une pleine bouffée de tabac ; puis, se tournant vers Bérin, elle lui dit :

« Je t'honore ; ce calumet (*coagan*) contient ma parole, et ma parole court à ton oreille. Écoute : je

suis de la tribu des Simagans, où toutes les femmes sont braves. Ces castors seront à toi avant la fin du jour. J'ai parlé ; tu as de l'esprit ; attends et regarde ; j'ai dit. »

Elle prit une hachette, coupa trois ou quatre rondins, les lia ensemble, les poussa à l'eau, s'y mit à califourchon et alla s'amarrer au milieu du barrage sous un déversoir diluvien. En quelques heures d'un travail patient, opiniâtre, actif, abandonné dix fois et repris dix fois, elle parvint à faire un trou à la base de la digue. L'eau, s'échappant comme une fusée, la renversa, l'entraîna dans le courant, la roula comme un brin de paille. Il la crut tuée ; elle n'était qu'étourdie. Les bords de cette bonde, rongés, agrandis par la violence de l'eau, devinrent en peu d'instants de la grandeur d'une véritable écluse, qui abaissa à son état primitif le niveau de la rivière.

Devant la simplicité native du moyen, Bérim resta comme hébété.

Bientôt les castors sortirent de leurs demeures. Les flâneurs qui barbotaient dans les roseaux du haut de la rivière accoururent en jappant. De tous côtés on entendait des cris d'alarme. Deux cents amphibiens se précipitèrent pêle-mêle sur le sommet du barrage. Ce fut une agitation, un tumulte effroyable de bêtes à poil. Toutes se bousculaient, montaient les unes sur les autres pour mieux observer le désastre qui les frappait. Ces pauvres bêtes se trouvaient, en sens inverse, dans le même état que des inondés. Le fleuve qui dé-

borde tout à coup envahit et culbute les habitations, entraîne les maisons, les meubles, les bestiaux, les habitants ; ici, l'eau impérieusement nécessaire à l'existence de ces amphibiens se retirant de l'étang, les huttes allaient se trouver à sec ; l'édifice laborieusement élevé allait périr.

Ce fut alors que notre chasseur se donna le plaisir d'épauler sa carabine et que les échos multiplièrent à l'infini le bruit de la poudre, les exclamations de joie qui sortaient de sa poitrine, tandis que l'Indienne exerçait les muscles de ses bras robustes à lancer des flèches. Chaque coup portait ; quelques-uns même perçaient deux ou trois amphibiens.

Les castors fuyaient de tous côtés ; les uns nageaient entre deux eaux dans le courant du ruisseau, les autres cherchaient à traverser la vallée, et il en tua un assez grand nombre à coups de crosse. Ce petit animal est très lourd et marche mal ; hors de l'eau, qui est son élément, c'est une proie facile que l'on peut chasser à coups de bâton.

Les cadavres amoncelés sur la berge, il fallait songer à les dépouiller. Si habile qu'il fût à jouer du couteau, il ne pouvait guère faire plus d'une centaine de peaux par jour, et il avait cent soixante-seize cadavres sous les yeux ! Le soir, on suspendit le butin aux branches des arbres pour le soustraire à la voracité des bêtes fauves, loups et renards particulièrement. Le loup a le flair d'une subtilité extraordinaire. Comme le corbeau et le vautour, il sent à plu-

sieurs lieues au loin les émanations d'une charogne. Mais quel travail que de dépouiller tant de bêtes, faire sécher tant de peaux, les surveiller se balançant au vent ! Quel travail que d'étripier, désosser, saler ou sécher, fumer tant de cadavres pour les provisions d'hiver !

Bérin, devant un tel amas de victuailles, devint difficile, et abandonna libéralement la plus grande partie de ces carcasses aux bêtes fauves, après toutefois en avoir enlevé les poches de muse contenant une substance recherchée des pharmaciens.

Bien que, selon toute apparence, les hauts cours du ruisseau dussent être peuplés de castors et qu'il y eût là une ample moisson à récolter, il résolut cependant de redescendre aux dernières caches, où une habitation confortable lui permettrait de traverser la saison d'été et l'hiver suivant. Les fourrures préparées, accouplées poil à poil, empaquetées par douzaine et enfermées dans des nattes en jonc, il revint à son ancienne demeure, où les choses étaient encore en bon état.



Tr
sans
dout



Fi

veill
rôtin
foye
je n
mur
O
mai
coag
qu'i

X.

Trois semaines venaient de passer sans trouble, sans inquiétude. Bérim pensait n'avoir rien à redouter des tribus éloignées. On était arrivé à la



Fig. 30. — Quatre Indiens entrent dans la hutte du trappeur...

veille de Noël. Il faisait, le soir, vers les neuf heures, rôtir une superbe cuisse d'élan, et, assis devant le foyer, la Bible sur ses genoux, il lisait ce passage de je ne sais plus quel chapitre du livre saint : *Ne murmure pas contre le destin.*

Ce mot destin lui jetait du noir dans l'esprit. Il fumait en regardant les rondelles de la fumée de son *coagan* (calumet) voltiger au-dessus de sa tête, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par le grognement de son

chien, qui, la tête tournée vers la porte, semblait dire à son maître : « Il y a un ennemi de ce côté ! »

Tout à coup, quatre Indiens Sloukouses entrent précipitamment dans la hutte du trappeur, se jettent sur lui avant qu'il ait le temps de prendre ses armes, le lient à un arbre et entonnent aussitôt un chant et une d'anse de mort autour de lui. Cette cérémonie achevée, ils le détachèrent de l'arbre et lui lièrent la tête entre les genoux. Deux Sloukouses le tinrent immobile, puis un troisième s'approcha et avec un de ses couteaux espagnols à lame courte, mais large, pointue et tranchante comme un rasoir, lui scalpa une vaste rondelle de cuir, en n'enlevant que la surface de la peau retenant le chevelu, les racines et le pigmentum...



Fig. 31. — Indien venant de scalper une chevelure.

lait dire



le scalper

ines et



Fig. 32. — Chasse au phoque.

Après l'opération, faite avec une adresse remarquable en moins de cinq minutes, pendant lesquelles l'exécuté poussait des hurlements féroces, les Sloukouses partirent de toute la vitesse de leurs jambes et se perdirent dans la forêt, laissant à l'Indienne le soin de panser son doux seigneur, ce qu'elle fit en préparant aussitôt une pommade résineuse dont elle lui couvrit le crâne pour paralyser l'hémorragie.

Si ce genre de pommade ne fit pas repousser sa chevelure, du moins elle cicatrisa l'immense plaie, et Bérin eut pour toute sa vie la tonsure d'un capucin.

A la suite de cette terrible opération, qui huit fois sur dix entraîne la mort du scalpé, Bérin eut une fièvre violente accompagnée de délire. Combien de temps resta-t-il en cet état ? Il n'en sut jamais rien. Lorsqu'il reprit ses sens, il était seul, sans feu et sans provisions.

L'hiver venait de finir ; les vents d'ouest soufflaient, hurlaient avec furie ; la pluie tombait à torrents et ruisselait par la toiture ; les branches des sapins, des mélèzes et des érables fondaient en pleurs. Le trappeur se voyait de nouveau aux prises avec la famine, la misère, à la merci d'Indiens vindicatifs qui, comme les Arabes, professent la loi du talion, dent pour dent, œil pour œil.

Incapable de poursuivre sa route en avant, à travers ces steppes arides, il songea à redescendre à Sitka. Le torrent, véritable chaos d'écume, enflé par les pluies, avait remis sa barque presque à flot. Le chemin,

jusqu
trapp
la Pr
Kolo
Cet
Arkh
Le
pitai
qu'il
mers
chass
tiner
N
de s
pour
ches
d'fle
pic d
il ba
fil d
ayan
figu
extr
de v
reve
I
Bér
I
l'hô

jusqu'à la mer, ne présentait aucune difficulté : le trappeur n'avait qu'à suivre le courant. D'ailleurs, la Providence lui vint en aide : elle lui envoya un Kolouche employé au service de la Compagnie russe. Cet Indien guettait une occasion pour retourner à Arkhangel avec le produit de sa chasse.

Le commandant Asinoff avait fait promettre au capitaine Brisecôtes de venir jeter l'ancre à Sitka, dès qu'il aurait complété son chargement d'huile dans les mers de Béring, en harponnant des baleines ou en chassant des phoques sur les côtes désertes du continent américain.

Nous devons être rendus au plus tard vers la fin de septembre à Arkhangel. Asinoff nous attendait pour festoyer. Un jour qu'il accompagnait des Kolouches à la recherche des loutres dans les labyrinthes d'îles et d'ilots qui enveloppent le *Faiwater*, énorme pic de 10,000 pieds au-dessus de la mer, dans laquelle il baigne sa base, il vit descendre deux hommes au fil de l'eau : l'un était un indigène, l'autre un blanc, ayant la tête enveloppée de loques et d'herbes. Sa figure blême attestait le passage de la fièvre, et son extrême maigreur accusait d'horribles privations et de vives souffrances. C'était notre pauvre Béring, qui revenait demi-mort à Sitka.

Le gouverneur accueillit chaleureusement son ami Béring.

Il le fit soigner par le médecin russe attaché à l'hôpital, homme assez habile, habitué à panser ces

sortes de blessures. Notre ami en fut quitte pour une tonsure large comme la paume de la main.

« Maintenant, Bérim, » fit Asinoff, « vous pouvez parcourir toute l'Amérique sans danger : un homme scalpé est une créature sacrée. Si vous avez l'intention de retourner en Europe, *la Fanny* doit repasser devant Sitka...

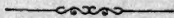
— Non, j'aime mieux rester ici, si vous voulez m'y employer à chasser. Si je retournais trapper, les Indiens pourraient avoir la fantaisie de me scalper la tête tout à fait.

— Vous êtes un brave garçon, c'est avec une joie vive, je le jure, que je vous retiens près de moi... Vous m'apprendrez à faire du bouillon comme Mathieu.

— Je connais la recette. »

Quand nous repassâmes par la Nouvelle-Arkhangel avec un plein chargement d'huile de baleine et de phoque, le gouverneur fit préparer un festin monstre.

La Fanny mit à la voile le surlendemain. Cinq mois après, je rentrais à Dieppe. Il y a de cela une vingtaine d'années. Je n'ai jamais plus entendu parler de Bérim.



pour
main.
ouvez
omme
inten-
passer

voulez
er, les
calper

ne joie
Vous
ieu.

mangel
et de
nstre.
q mois
gtaine
Bérin.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESSIL (EURE).

